

junior

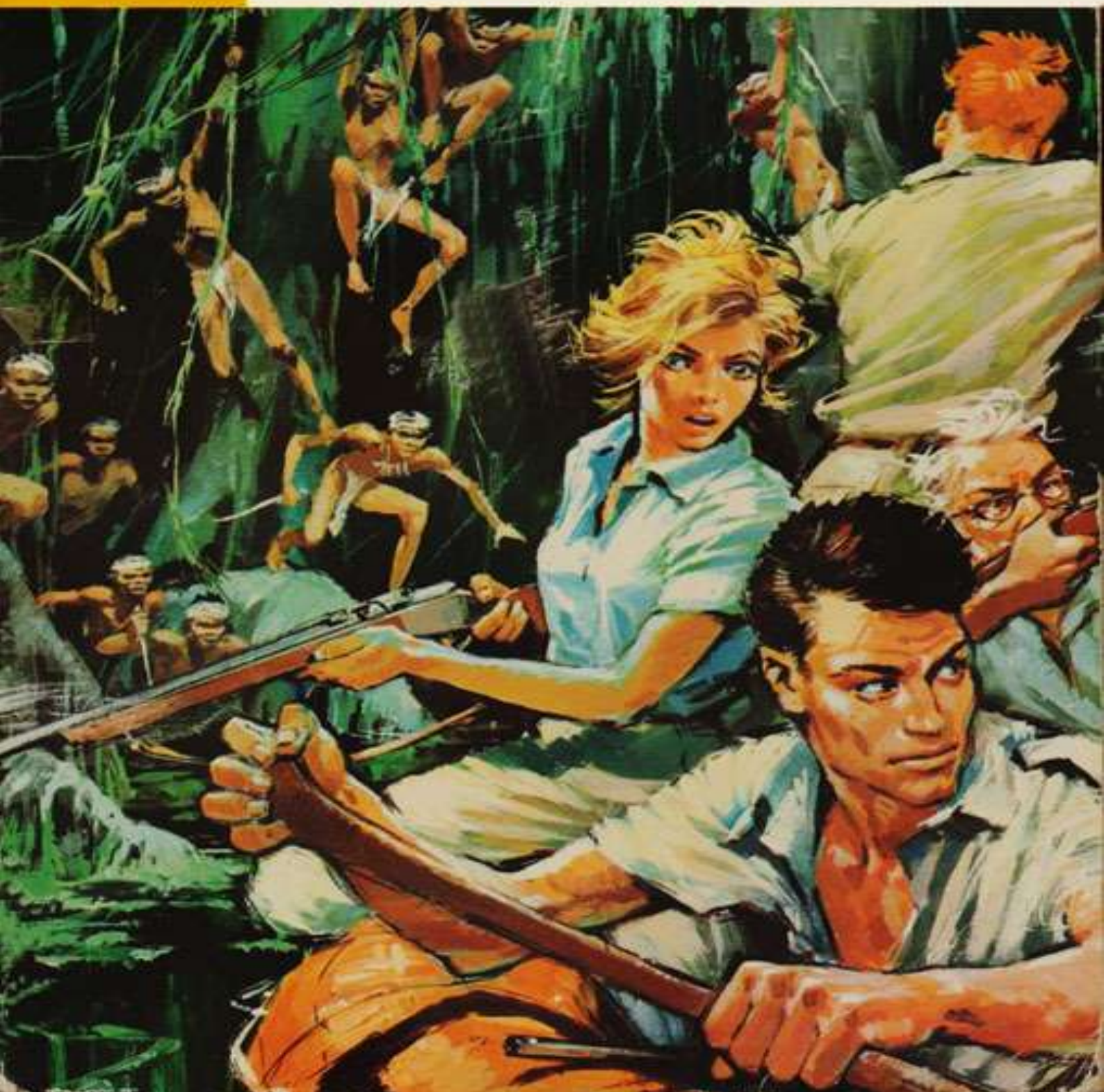


marabout

Henri Vernes

**BOB MORANE**

# L'héritage de l'Ombre Jaune



HENRI VERNES

# BOB MORANE

---

L'HÉRITAGE DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

# 1

Le cri déchira le silence de la nuit à la façon d'une scie entamant un métal trop dur. Un cri sinistre, qui n'avait rien d'humain et faisait songer à la plainte d'une âme en peine.

Bill Ballantine avait sursauté, et le poids de son énorme corps fit gémir le vénérable fauteuil de cuir dans lequel il était confortablement installé, devant une table basse encombrée de flacons et de verres.

— Vous avez entendu, commandant ?

Ces paroles s'adressaient à un grand gaillard, maigre et costaud à la fois, au visage énergique éclairé par des yeux gris et couronné de cheveux noirs et drus, coupés court, assis de l'autre côté de la table, dans un fauteuil qui était le frère jumeau de celui de Ballantine.

— J'ai entendu, Bill, dit froidement Morane.

Le colosse porta en avant ses larges épaules et rejeta en arrière une des mèches rouges de son épaisse tignasse.

— Et cela ne vous fait pas plus d'effet que ça ? interrogea-t-il avec surprise. N'avons-nous déjà pas entendu ce cri quelque part ?

— Si fait, Bill, répondit Morane avec le même calme que précédemment. Ou tout au moins un cri ressemblant à celui-ci...

Ballantine sursauta à nouveau, plus violemment que tout à l'heure, et son large visage rougeaud se tendit en avant, comme s'il allait foncer.

— Ah çà ! commandant, est-ce que vous refuseriez de considérer la vérité en face ?... Vous savez bien qu'aucun cri ne peut ressembler à celui-là...

— Je sais, Bill, je sais... Mais peut-être nous trompons-nous... Peut-être s'agit-il de quelque bête sauvage...

— Une bête sauvage ?... Je me demande bien laquelle...

— Un loup, par exemple...

Ballantine considéra son compagnon avec curiosité, comme si ses paroles ne cessaient de le surprendre toujours davantage.

— Vous savez bien, commandant, qu’officiellement il n’y a plus de loups en France. En hiver, je ne dis pas... Il peut en venir d’Italie, ou d’Europe centrale... Mais pas en cette saison... Nous sommes à la fin du printemps, ne l’oubliez pas...

— Je ne l’oublie pas, Bill, je ne l’oublie pas... Tout ce que je sais, c’est qu’il ne faut pas nous inquiéter trop vite... Nous n’avons plus entendu parler de LUI depuis des mois... Et puis, comment saurait-IL que nous nous trouvons ici...

— Rien ne LUI échappe, vous le savez bien. Sans doute n’aura-t-il eu aucun mal à savoir que vous avez acheté cette propriété ici, dans ce coin perdu, où nous sommes livrés sans défense à ses tueurs...

La propriété dont parlait Bill Ballantine était un ancien relais de templiers, mi-cloître, mi-manoir, bâti sur l’emplacement d’un monastère carolingien, et dont les premiers murs dataient du IX<sup>e</sup> siècle. La chapelle, de style roman, montrait encore des fonts baptismaux et des fresques murales, en relativement bon état, du XI<sup>e</sup> siècle. Le tout était entouré d’une trentaine d’hectares de terres en jachère, perdues au cœur de la Dordogne, et l’on comprendra que Morane n’avait pas hésité, pour le prix très bas qu’on lui en demandait, de se rendre acquéreur de ce domaine, à la fois demeure historique et lieu de repos. Les précédents occupants avaient laissé le tout en état habitable, et Bob avait achevé de meubler le manoir lui-même avec de vieux meubles familiaux, tous de bonne époque, dont il avait un plein grenier dans l’immeuble qu’il habitait quai Voltaire, à Paris. Le séjour qu’il y effectuait présentement, en compagnie de son ami Bill Ballantine, pouvait en quelque sorte être considéré comme une prise de pouvoir, en attendant la pendaison de crémaillère.

Aux dernières paroles de Bill, Morane avait souri doucement.

— Sans défense ! fit-il. IL sait bien, par expérience, que nous savons au contraire nous défendre. Et puis, jusqu’à présent, IL ne nous a jamais attaqués spontanément, sans que nous intervenions dans ses affaires. Pourquoi le ferait-il maintenant ?



Le Français s'interrompt durant quelques instants, passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse drue de ses cheveux, puis il secoua la tête et reprit :

— Non, Bill, inutile de nous mettre martel en tête... Reprends plutôt un verre de cet excellent whisky que, jusqu'ici, tu m'as paru fort apprécier.

Si, quelques secondes plus tard, l'Écossais n'avait eu le nez plongé dans son verre, qu'il avait entrepris de vider de façon toute... patriotique, il eût pu voir cette ride verticale, marque d'inquiétude, qui creusait le front de son compagnon, juste entre les sourcils.

Au bout d'un moment, le géant reposa son verre, vide, et il soupira d'aise.

— Vous avez bien dit, commandant, fit-il, la mine réjouie, inutile de nous mettre martel en tête... Il n'y a pas de raison... Absolument pas de raison...

Mais l'Écossais venait à peine de prononcer ces paroles que, comme pour couper court à son soudain optimisme, le cri perçu quelques minutes plus tôt retentit à nouveau, mais plus proche à présent. Les deux amis sursautèrent violemment et échangèrent des regards dans lesquels se lisait cette fois un sentiment voisin du désespoir.

— Désormais, dit Bill d'une voix sourde, il n'y a plus à douter. Ce sont bien eux...

— Ou, tout au moins, *l'un d'eux*, corrigea Morane qui, maintenant, ne paraissait plus guère douter.

Durant quelques secondes, ils demeurèrent silencieux, prêtant l'oreille, jusqu'à ce qu'un nouveau cri lugubre retentit, puis un autre, puis encore un autre, et un autre encore, chacun venant d'une direction différente.

— Tu avais raison, Bill, murmura Morane. C'est bien l'appel des *dacoïts*... Ils cernent le manoir, et nous ne pouvons douter que ce soit à nous qu'ils en veulent...

L'Écossais eut un mouvement de colère.

— Tout allait trop bien, souffla-t-il entre ses dents serrées. Nous étions ici en paix, loin de toute complication, et voici que les ennuis recommencent... Il y a avait trop longtemps que nous n'avions plus entendu parler de LUI...

Des nouveaux appels résonnaient, se rapprochant sans cesse et, dans la grande salle moyenâgeuse, aux murs de pierre brute, à la grande cheminée qui ressemblait, avec ses cariatides romano-gothiques, à l'entrée monumentale d'un tombeau, ses meubles sombres, luisants de la patine des années, ses armes anciennes, polies, usées par le temps, les deux amis sentaient davantage encore le poids de la menace qui, depuis quelques minutes, pesait sur eux.

Le premier, Bob Morane secoua l'angoisse qui les avait envahis. Il alla à la cheminée et décrocha deux fusils de chasse suspendus au manteau. Il en lança un à Bill, en disant :

— Attrape ce joujou... Je ne crois pas me tromper en affirmant que, bientôt, il pourra servir...

Dans un tiroir, il prit une boîte de cartouches et deux torches électriques, qu'il alla déposer sur la table, parmi verres et bouteilles. Ensuite, il éteignit toutes les lumières, plongeant la pièce dans les ténèbres. À tâtons, il regagna son fauteuil et les deux amis se mirent à charger leurs armes.

Quand Bob eut glissé une cartouche dans chacun des deux canons de son fusil, il en fit claquer le mécanisme de fermeture.

— Nous voilà parés pour le moment, dit-il. Les *dacoïts* peuvent venir ; nous avons de quoi leur faire entendre raison...

— Bien sûr, fit Bill, mais n'oublions pas que nous ne sommes que deux, et qu'ils sont probablement une douzaine, suivant leur habitude... On dirait qu'ils ont choisi expressément le soir où les concierges sont à la ville...

— J'aime autant cela, Bill, car tout ceci n'est pas leur affaire, et tu n'ignores pas que les *dacoïts* n'en sont pas à un meurtre près... D'ailleurs, il n'est pas certain qu'ils soient si nombreux... Une douzaine d'Indiens, cela ne doit pas se voir souvent dans la contrée...

— Sauf s'ils se font passer pour des Gitans, remarqua Ballantine.

Morane ne répondit pas. Il savait en effet que les Gitans étaient les descendants lointains d'une peuplade de l'Inde et qu'ils présentaient, à peu de choses près, le même type ethnique que les *dacoïts*. Le même type ethnique seulement. Toute ressemblance s'arrêtait là... Les Gitans étaient des nomades,

avec leurs coutumes à eux bien sûr, mais fort paisibles quand on ne les ennuyait pas. Quant aux *dacoïts*, eux, leur nom était synonyme de « mort ».

De nouveaux appels retentirent, toujours plus près que précédemment.

— Ils se rapprochent, dit Bill.

Pendant un moment, le géant se tut, pour reprendre ensuite :

— Que décidons-nous, commandant ?... Allons-nous attendre que le piège se soit refermé sur nous et que nous soyons bloqués ici comme des rats dans une trappe... S'il faut faire un petit baroud d'honneur, j'aime autant que ce soit en plein air...

Morane hésita. Pour l'instant, les murs épais du manoir les protégeaient. Mais pour combien de temps ? Il savait qu'aucune barrière n'arrêtait les *dacoïts*, qui se glissaient partout, à la façon de chats, ou de serpents. Bientôt peut-être ils seraient dans cette pièce, où il se trouvait avec son compagnon, et cela sans qu'ils les aient entendu venir.

Bob se décida soudain.

— Tu as raison, Bill. Mieux vaut attaquer qu'attendre... Dans ce genre d'affaire, c'est toujours celui qui frappe le premier qui a l'avantage. Sortons par-derrière...

Tous deux connaissaient bien les ailes du manoir, et ils n'eurent aucune peine en se coulant dans les ténèbres, de salles en corridors, à gagner l'arrière de l'énorme bâtisse. Quand ils eurent atteint la cuisine, vaste comme une cathédrale, ils rampèrent au-dehors et, après avoir refermé soigneusement la porte derrière eux, ils demeurèrent accroupis dans l'ombre de la muraille, prêts à se servir de leurs fusils à la moindre alerte. Pourtant, devant eux, dans la cour arrière et sous les frondaisons du parc, tout semblait désert. On eût dit que les appels des *dacoïts*, ouïs quelques minutes plus tôt, n'avaient été que les effets de leur imagination.

Indécis, Bob Morane et Bill Ballantine étaient demeurés de longues secondes immobiles, prêtant l'oreille au moindre bruit de pas, au moindre glissement. Ils savaient cependant que les

*dacoïts* se montraient plus silencieux encore que des félins chassant.

— Nous ne pouvons rester là, souffla Bob. Pendant que nous sommes ici, ils peuvent entrer par-devant...

— Et, pendant que nous surveillerons l'avant de la maison, ils pénétreront de ce côté, fit remarquer Ballantine sur le même ton...

— Exact... Une seule solution : surveiller à la fois le derrière et le devant de la maison...

Bob désigna, sur la droite, une construction à demi ruinée et qui, jadis, avait dû servir d'écurie, puis il continua :

— Tu vas aller te mettre en faction là, Bill... De mon côté, je vais contourner la maison et aller me dissimuler sous le porche de la chapelle. Le hullement de la chouette, lancé par trois fois, nous servira de cri de ralliement... Deux hullements s'il y a un pépin ; trois si tout est O.K... Vas-y... Je te couvre...

Sans risquer le moindre commentaire, l'Écossais se mit à courir, baissé et aussi silencieusement que possible, vers les anciennes écuries. Quand il eut disparu dans l'ombre de leurs murs, Bob entreprit de contourner l'énorme bâtisse. Il y parvint rapidement et, tapi dans l'ombre d'une des tours d'angle, il inspecta les alentours. L'étendue devant le manoir, comme derrière, paraissait désert et, seuls, les rayons de lune jouaient sur les herbes folles, parmi les bosquets mal taillés.

« Faudra absolument que j'engage un bon jardinier, songea instinctivement Morane. Ce parc ressemble à une forêt vierge... »

Il sourit et songea à nouveau :

« Mais je ne suis pas ici pour perdre mon temps à de telles futilités... N'oublions pas les *dacoïts*... »

La chapelle n'était qu'à une vingtaine de mètres devant lui, un peu en diagonale vers la gauche. Courbé, les genoux pliés, le fusil tenu parallèle au sol, il se mit à courir à pas rapides, et il lui fallut quelques secondes à peine pour atteindre la petite église, où il se blottit derrière une des colonnes romanes, supportant des statues de saints usées par le temps, qui flanquaient le portail.



D'où il se trouvait, Bob pouvait à présent surveiller à l'aise la façade du manoir, et quiconque eut voulu l'atteindre aurait été immédiatement repéré et se serait trouvé dans l'angle de tir du fusil.

Venant de derrière le bâtiment, le hululement de la chouette se fit entendre par trois fois. Bill voulait ainsi faire savoir à son ami que tout allait bien et, à son tour, Morane lança le même signal.

De nouvelles secondes s'écoulèrent et, soudain, comme un diable sortant d'une boîte, une silhouette humaine apparut dans le champ de vision du Français. Puis une autre...

Ils n'avaient rien de bien extraordinaire par eux-mêmes, ces nouveaux venus mais des éclairs d'acier, à leurs poings, indiquaient qu'ils tenaient de longs couteaux.

Les deux hommes se trouvaient à trente mètres à peine de Bob qui, grâce à la clarté de la nuit, pouvait se rendre compte qu'ils étaient vêtus de guenilles et que des cheveux noirs et raides couronnaient leurs visages sombres.

— Aucune erreur, murmura Morane, ce sont bien des *dacoïts*...

Il connaissait trop bien les fanatiques tueurs indiens pour douter, et instinctivement il se renfonça dans l'ombre. Bien lui en prit sans doute, car l'un des *dacoïts* se tourna soudain vers la chapelle et lança le cri sinistre qui, précédemment, avait retenti plusieurs fois déjà.

« On dirait que c'est à moi qu'il s'adresse », pensa Bob qui serra avec plus de force le canon du fusil.

Il n'en était rien pourtant car, soudain, le cri éclata à nouveau, plus près et un peu amplifié, comme s'il retentissait à l'intérieur d'une salle vide formant caisse de résonance.

Morane sursauta violemment. Cette fois, l'appel venait de derrière lui. De l'intérieur même de la chapelle à l'entrée de laquelle il se trouvait.

Instinctivement, Bob s'était retourné, et c'est alors seulement que, dans la pénombre, il se rendit compte qu'un des battants du portail était entrebâillé. Il comprit qu'il était pris entre deux feux : devant, les *dacoïts* qui continuaient à avancer

lentement vers le manoir ; derrière, à l'intérieur de la chapelle, celui ou ceux dont le cri venait de retentir.

« Si je m'attaque à ceux du dehors, songea-t-il, ceux de l'intérieur vont me tomber dessus... »

Il hésita un instant, puis il pensa à nouveau : « Au contraire, si j'élimine d'abord les *dacoïts* de la chapelle, il me sera aisé de canarder les autres quand ils tenteront de pénétrer sous la nef... »

En effet, il ne pouvait être question de laisser aux *dacoïts* l'initiative de l'action, car Bob savait qu'il n'y avait aucun quartier à espérer d'eux et qu'il n'y avait aucune chance de leur échapper quand ils attaquaient les premiers.

Accroupi, se faisant aussi petit que possible, Morane se glissa par l'entrebâillement de la porte à laquelle, une fois à l'intérieur de la chapelle, il demeura adossé, assis sur les talons.

Cette chapelle avait en réalité les dimensions d'une petite église et, en dépit du manque de luminaires, il ne faisait pas assez sombre pour que l'on n'y puisse voir, car la lumière crue de la nuit tombait des hautes fenêtres cintrées, la plupart dépourvues de vitraux, s'ouvrant sur une galerie de pierre courant tout autour de la nef et soutenue par des rangées de piliers. Au fond, un grossier autel, taillé d'un seul tenant dans un même bloc de pierre, faisait songer à un grand animal plongé dans quelque rêve millénaire. Le reste – les fonts baptismaux romans, cachés quelque part entre deux colonnes, les fresques des murailles, les pierres tombales ornées de gisants – était noyé dans les ténèbres.

Malgré lui, Morane fit la grimace. S'il y avait des *dacoïts* dissimulés en cet endroit, et cela ne faisait guère de doute, il serait bien difficile de les en déloger sans courir de gros risques.

Pourtant, il était impossible de reculer, car il savait que, s'il ne parvenait pas à éliminer les assaillants, ce serait eux qui l'élimineraient, lui.

En hâte, après avoir posé le fusil au travers de ses cuisses, Bob se mit en devoir de se dépouiller des mocassins qui le chaussaient. Il se redressa alors et, sur la pointe des pieds, protégés seulement par les chaussettes, il se coula sous la galerie, où l'obscurité régnait presque opaque. Par bonheur, il

connaissait assez bien les lieux, qu'il avait explorés à plusieurs reprises ; il pouvait même s'y diriger sans trop tâtonner, rasant la muraille pour éviter les pierres tombales ornées de gisants qui s'alignaient tout le long de la galerie. À sa gauche, au-delà de la rangée des gisants, une colonnade découpait ses arcs et, au-delà encore, c'était la nef elle-même, déserte et nue, avec ses dalles grises balayées par les faisceaux de lune tombant des hautes fenêtres.

Et, soudain, comme Morane avait parcouru déjà la moitié de la galerie, une silhouette passa là-bas, au fond de la nef. Elle s'évanouit presque aussitôt mais, à son allure quasi féline, et aussi à la lame du long poignard brillant à son poing, Bob reconnut un *dacoït*.

La silhouette avait disparu derrière l'autel.

« Je sais où il se trouve, pensa Morane. Le tout est de savoir si lui sait où, moi, je me trouve... »

C'était s'en remettre uniquement à la chance, mais Bob n'en était pas à une expérience de ce genre près. Lentement, les canons du fusil pointés devant lui, les doigts sur les détentes, il se mit à progresser en direction de l'autel, de façon à se trouver finalement dans une position qui lui permettrait de voir ce qui se passait derrière. Pourtant, quand il y parvint, il eut beau scruter les ténèbres, il ne distingua aucune forme humaine là où il s'attendait à en découvrir une.

Il comprit alors qu'il était tombé dans un piège, et ce fut instinctivement qu'il se retourna, juste à temps pour apercevoir une silhouette sombre, à laquelle il tournait le dos quelques fractions de seconde plus tôt, et l'éclair d'une lame. Un réflexe lui fit presser les détentes de son arme et, tandis que le tonnerre des deux détonations confondues faisait vibrer les profondeurs de la nef, la silhouette humaine, comme fauchée, basculait dans le noir...

Morane recula d'un pas et passa une main sur son front couvert de sueur. Il était certain d'avoir atteint son adversaire en pleine poitrine, mais il s'en était fallu de peu pour qu'il ne tombât lui-même sous les coups du *dacoït*. Celui-ci était-il seul ? Il en doutait... Rapidement, il éjecta les deux douilles vides du fusil et y glissa deux cartouches pleines.

C'est alors que, venant de l'autre extrémité de la nef, un double bruit attira son attention. Le bruit d'un lourd battant qui claquait en se refermant, puis celui, plus sec, d'un verrou que l'on poussait dans sa gâche.

Bob Morane comprit alors qu'il était enfermé à l'intérieur de la chapelle.

## 2

Durant quelques minutes, Bob demeura immobile dans la quasi-obscurité. Les mains crispées sur son fusil, tous les sens aux aguets, il guettait le moindre bruit, mais aucun son ne lui parvint. Finalement, il se détendit un peu.

« Pourquoi m'a-t-on enfermé ici ? se demanda-t-il. Pour m'empêcher de fuir et me vaincre plus aisément ? » Dans ce cas, il aurait fallu supposer que des *dacoïts* étaient demeurés dans la chapelle. Or, Morane avait la sensation très nette d'être seul dans la vieille nef, grâce à une sorte de sixième sens acquis de danger en danger, à travers forêts, déserts et jungles des grandes villes. « Si je suis seul, pourquoi m'a-t-on bouclé ? Pour me garder au frais comme une marchandise périssable ? À moins que mes ennemis n'aient l'intention de me manger aux petits oignons dans un avenir plus ou moins proche... »

Quelque part au-dehors, dans la direction du manoir, un double cri déchira le silence. Bien que les murs de la chapelle amortissaient les bruits, Morane reconnut aussitôt le hululement de la chouette.

— Deux appels ! murmura-t-il. Bill doit être en danger...

Et il pensa : « Les *dacoïts* m'ont attiré ici pour m'écarter du jeu pendant un moment, le temps de faire un mauvais parti à Bill. Ensuite, ils reviendront en nombre pour me régler mon compte. Diviser pour régner... Hé ! Hé ! ces gaillards connaissent leurs classiques. Est-ce que, par hasard, ils auraient lu Machiavel ?... » Et il reprit, à voix basse :

— Avant tout, il me faut voler au secours de Bill ! Il regarda autour de lui.

— Comment sortir d'ici ?

Par acquit de conscience, il alla à la porte, mais celle-ci était bien close. Au cours des semaines précédentes, Bob avait fait des recherches sur la propriété qu'il venait d'acheter, et il avait lu qu'à l'époque de la Révolution, cette chapelle avait servi de

prison aux ci-devant nobles tombés au pouvoir de la Convention. À cet effet, on avait placé des verrous à l'extérieur du portail, et c'étaient ces verrous que les *dacoïts* avaient dû pousser pour l'enfermer dans le sanctuaire désaffecté.

Au-dehors, un second coup de feu claqua, ce qui indiquait que Ballantine n'avait pas encore succombé sous les assauts de ses ennemis.

— Il me faut voler au secours de Bill ! répéta Morane.

En même temps, il regardait autour de lui, pour aviser les hautes fenêtres romanes, la plupart sans vitraux, qui s'ouvraient tout autour de la galerie supérieure.

« C'est par-là seulement que je pourrai sortir d'ici », songea-t-il.

Bien sûr, la chapelle possédait une seconde porte, qui donnait sur la sacristie, derrière l'autel, mais il savait qu'elle serait close. Ses ennemis étaient trop adroits pour avoir fermé le portail et oublié de clore l'autre issue.

Morane connaissait l'endroit où s'amorçait l'escalier de pierre permettant d'accéder à la galerie. Il l'atteignit en quelques enjambées et, rapidement, mais silencieusement, il se mit à grimper. Ce fut sans encombre qu'il parvint à la galerie, où il gagna aussitôt une des fenêtres, sur le rebord de laquelle il s'accroupit. Sous lui, d'après ce qu'il pouvait en juger, il y avait six mètres qui le séparaient du sol.

« Un peu haut, songea-t-il, surtout que je n'y vois goutte et que je ne sais pas sur quoi je vais me recevoir... »

Il était probable que la base du mur était riche en débris de pierre dissimulés par l'herbe haute. En outre, Bob, qui avait abandonné ses chaussures en pénétrant dans la chapelle, pouvait craindre de se blesser en touchant le sol. Il était d'ailleurs probable que les *dacoïts* ne le croyaient pas assez audacieux pour accomplir un tel saut en de pareilles conditions.

Dans le parc, un nouveau coup de feu claqua.

« Il faut que tu sautes, mon petit Bob ! »

Ce fut presque instinctivement, qu'il se ramassa sur lui-même et sauta, sans lâcher son fusil, qu'il n'aurait voulu abandonner pour rien au monde. Il toucha le sol avec souplesse, en se repliant sur lui-même comme un morceau de caoutchouc.



Il ressentit une vive douleur au pied droit qui, sans doute, avait touché une pierre.

Bob n'eut cependant pas le loisir de s'attendrir sur lui-même, car une ombre avait jailli de derrière un buisson. Il vit une lame briller et, dans un réflexe, leva son fusil, qu'il tenait à deux mains. L'arme frappa l'avant-bras de l'agresseur, amortissant le coup. En même temps, Morane faisait accomplir un mouvement tournoyant au fusil, dont la crosse frappa violemment au menton le *dacoït* qui s'écroula, K.O...

Deux nouvelles détonations claquèrent, et Morane s'élança en courant à travers le parc. Devant lui, il vit passer plusieurs ombres véloces, mais trop loin pour qu'il pût espérer les atteindre avec des chevrotines. Morane vit la lueur d'un coup de feu avant d'en entendre le bruit. Il s'avança dans la direction où il avait aperçu la lueur, en criant afin de ne pas risquer de recevoir une décharge :

— Bill !... Bill !...

Quelques secondes plus tard, les deux amis s'étaient rejoints. Bob eut un soupir de soulagement.

— J'ai eu peur, un moment, Bill, que ces scélérats ne t'aient fait un mauvais sort.

— Personnellement, j'ai eu la même crainte à votre sujet, commandant, répondit le géant. Je vous ai appelé, sans réponse...

Morane se souvint alors que Ballantine avait, en effet, lancé le cri de la chouette et qu'il avait lui-même omis de répondre à cet appel. En effet, inquiet pour son ami, il n'avait pas un seul instant songé lui-même que Bill pouvait, de son côté, être inquiet à son sujet.

Pourtant, le géant continuait :

— Je crois en avoir descendu un, là-bas, derrière le manoir...

— Et moi un autre, dit Bob à son tour. J'en ai en outre assommé un troisième... Bien sûr, il y a les autres...

— Comme vous arriviez, je les ai vus fuir, expliqua l'Écossais. Probable qu'ils aient eu leur compte et qu'à l'heure présente il n'y en ait plus aucun dans le parc...

Pourtant, Morane ne partageait pas l'avis de son compagnon. Il connaissait trop l'opiniâtreté et le courage des *dacoïts* pour

croire qu'ils aient pu fuir sans avoir accompli leur mission, c'est-à-dire les tuer, Bill et lui.

— Jetons un coup d'œil dans les parages, dit Bob, en continuant de nous, entourer de toutes les précautions indispensables...

Ils eurent beau cependant explorer le parc, ils n'y découvrirent aucun ennemi vivant, pas plus qu'à l'intérieur du manoir d'ailleurs, qu'ils visitèrent des caves aux combles. Quand ils eurent fouillé les vastes greniers dans leurs moindres recoins, ils regagnèrent la grande salle de séjour du rez-de-chaussée. C'est alors seulement qu'ils aperçurent le pli appuyé, bien en évidence, contre la bouteille de whisky à laquelle Bill faisait tantôt de si larges emprunts.

Durant quelques secondes, Bob Morane et Bill Ballantine étaient demeurés interdits et immobiles, à contempler le pli, et à se demander comment il était venu là. Ensuite, d'une main un peu hésitante, comme s'il allait toucher une bête venimeuse, Bob avait saisi l'enveloppe. Celle-ci ne portait aucune adresse mais, à son revers, un cachet de cire verte, qui la fermait et dont l'empreinte représentait un petit masque de démon tibétain, au front couvert de signes cabalistiques.

Morane et Bill connaissaient bien ce petit masque.

— Pas d'erreur, fit l'Écossais, ce pli vient bien de Ming. Que nous veut-il?... Il n'a pas l'habitude de nous envoyer des messages de cette sorte...

— *S'il s'agit bien d'un message*, dit Bob avec scepticisme. Comme nous connaissons Ming, il pourrait s'agir d'une lettre... disons... chargée...

Mais Morane eut beau tourner et retourner l'enveloppe en tous sens dans la lumière afin de l'observer en transparence, il ne distingua rien de suspect.

— Courons notre chance, murmura Bob. Il nous faut savoir ce qu'il y a là-dedans. Pourtant, prenons toutes nos précautions... Avec Ming, on ne sait jamais...

Il prit surtout garde de ne pas briser le cachet, se contentant de scier l'enveloppe à l'aide d'un coupe-papier, mais du côté opposé à celui où elle devait s'ouvrir normalement. Rien ne se

passa ; Bob tira de l'enveloppe une feuille de papier pliée en quatre et couverte d'une écriture ferme, aux caractères séparés mais parfaitement lisibles. En se basant sur la morphologie des signes, on ne pouvait douter qu'ils avaient été tracés par quelqu'un habitué aux clefs de l'écriture chinoise. Pourtant, en dépit de cette morphologie, les caractères de la lettre étaient latins et le texte rédigé en excellent français.

Ce texte disait :

*Commandant Morane,*

*C'est un mourant qui vous écrit. Vous le savez, tout était arrangé pour me préserver d'une mort accidentelle, mais j'avais compté sans le mal qui me frappe : une tumeur au cerveau inopérable. À l'heure où vous lirez cette lettre, je ne serai plus, et tous les trésors de science que je possède, et qui sont mon œuvre, seront devenus sans maître. J'ai décidé de vous les léguer. Pourquoi à vous, qui m'avez combattu sans cesse, tenu en échec, et qui avez ruiné mes entreprises les plus audacieuses ? Si à cette heure je n'ai pas réussi à devenir le maître du monde, je vous le dois assurément. Mais sans doute est-ce pour cette raison que je fais de vous mon héritier scientifique. Au moment de mourir, je me rends compte que la lutte qui nous a opposés, au cours de ces dernières années, a été pour moi comme celle de l'existence, et je vous en dois de la reconnaissance. Mais probablement y a-t-il une autre raison à ce legs que je vous fais : le remords... Oui, si bizarre que cela puisse vous paraître, je me demande, au moment d'aller rejoindre les Empereurs Ming, mes vénérés ancêtres, si ma vie n'a pas été une erreur, ainsi que les actes qui l'ont émaillée ? Dans ce doute, j'ai décidé de réparer tout le mal que j'ai pu commettre. Ne désirant pas que mes découvertes puissent encore nuire à l'humanité en tombant, par hasard, dans de mauvaises mains, et ne pouvant cependant me résoudre à les détruire, je vous charge de faire un choix. À votre convenance, vous ne garderez de ces découvertes que ce qui vous semblera digne d'être gardé.*

*Si vous acceptez ce lourd héritage, gagnez Paris sans retard et, là, appelez POR. 15.87. On vous donnera les instructions*

*nécessaires pour parvenir à l'endroit où sont entreposés mes secrets.*

*Ming.*

Quand Morane eut terminé sa lecture, il y eut de longues secondes de silence, puis Bill, qui avait lu par-dessus l'épaule de son ami, s'exclama :

— Si je m'attendais à une histoire de ce genre ! Bob hochait la tête.

— Les *dacoïts* avaient pour mission de nous attirer hors de la maison. Pendant ce temps, l'un d'eux, je ne sais trop comment, s'introduisit ici pour déposer ce message... Pas d'erreur, c'est bien dans la manière de Ming...

— Mais pourquoi, dans ce cas, ont-ils tenté de nous tuer ? Si Ming voulait faire de vous son légataire, il aurait donné justement des ordres à ses fanatiques de ne pas attenter à votre vie...

— Sans doute, Bill, sans doute... Il est probable que les *dacoïts*, une fois dans le feu de l'action, se sont abandonnés à leurs instincts sanguinaires... Il y a d'ailleurs là un indice qui ne doit pas nous échapper : si les *dacoïts* ont ainsi désobéi aux ordres de leur maître, c'est qu'ils savaient ne plus avoir à le craindre...

— D'après vous, ce serait-là une preuve de la mort réelle de Ming ? demanda Bill.

Morane eut un signe affirmatif.

— C'est ce que je pense, en effet, Bill...

Le géant demeura un instant pensif, puis il secoua la tête avec rage.

— Eh bien ! moi, lança-t-il, je n'y crois pas, à cette histoire d'héritage. Ming veut nous attirer dans un piège, tout simplement...

— Peut-être, reconnut Morane, mais il nous faut courir le risque... En supposant que ses inventions, dont certaines sont réellement diaboliques, tombent, comme il le dit dans sa lettre, *en de mauvaises mains*, quels maux ne pourraient pas en découler pour l'humanité ?...

Cette remarque parut ébranler un peu Ballantine dans sa décision de ne pas donner suite au message du mystérieux Ming.

— Peut-être... dit-il. Peut-être... Mais ce n'est pas une raison pour aller nous jeter dans la gueule du loup...

Le visage grave, le géant se balançait pendant quelques instants de gauche à droite, à la façon d'un gros ours. Ensuite, ses traits s'éclairèrent, et il continua :

— Et si nous allions prendre l'avis du professeur Clairembart, à Paris ? Non seulement il est notre aîné, mais il est également de bon conseil. Nous nous en remettons à sa décision...

— Voilà une sage proposition, reconnut Morane. Mais peut-être, avant, y aurait-il un moyen d'en connaître davantage... Tu as abattu un *dacoït* derrière la maison, et moi un second dans la chapelle. L'un d'eux peut être encore en vie. Dans ce cas, il pourra nous fournir les renseignements dont nous avons besoin...

— On peut tenter le coup, commandant, mais je doute que nous obtenions un résultat. Nous sommes plutôt bons tireurs tous les deux et, en outre, vous savez bien qu'il est aussi difficile d'arracher une parole à un *dacoït* que de tirer des larmes d'une pierre...

— Je ne l'ignore pas, mais il nous faut courir la chance. Allons-y...

Ils reprirent leurs fusils et, sans se quitter cette fois, ils gagnèrent le parc. Nulle part cependant ils ne devaient retrouver les corps des deux *dacoïts*, et pas davantage celui que Morane avait mis hors de combat, d'un coup de crosse, sous les murs de la chapelle. Ce dernier avait dû reprendre ses sens et fuir. Quant à l'absence des corps, elle ne devait pas surprendre outre mesure les deux amis, car ils n'ignoraient pas que les tueurs de Ming avaient pour habitude d'emporter leurs morts quand c'était possible.

— Demain, conclut Morane quand ils eurent réintégré la grande salle du manoir, nous prendrons la route de Paris, pour nous en remettre, comme tu l'as proposé tantôt, à la décision du professeur...

Ballantine ne répondit pas. Il avait le visage sombre car, à la façon dont s'étaient jusqu'alors déroulés les événements, il devinait que tout ne faisait que commencer. Ming pouvait être *réellement* mort, cela ne changerait rien à rien. Au contraire...



### 3

Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune, était assurément le plus ancien et le plus redoutable adversaire de Bob Morane et de Bill Ballantine qui, au cours d'une série d'aventures plus dangereuses les unes que les autres, avaient mené contre lui un combat souvent mystérieux, mais toujours stérile en fin de compte<sup>1</sup>.

Doué d'une prodigieuse intelligence, de connaissances universelles, et de ressources colossales, Ming était un Mongol et affirmait descendre des empereurs chinois dont il portait le nom. Doué d'un orgueil monstrueux, il disait être âgé de plusieurs centaines d'années, ce qui restait à prouver, en dépit de sa science, qui s'étendait en tous les domaines.

Considérant que la civilisation mécanisée moderne conduisait l'humanité à sa perte, Monsieur Ming avait déclaré la guerre à cette civilisation et créé à cet effet une société secrète aux nombreuses ramifications, la « Vieille Chine », dont le but était de réinstaller les empereurs Ming – et lui-même en premier lieu, – sur le trône de Pékin, et en même temps de faire la conquête du monde pour lui imposer ses vues sur le bonheur. Pour réaliser ses desseins, l'Ombre Jaune ne reculait devant aucun crime et il est probable que, seul, le courage de Bob Morane et d'une poignée d'hommes de sa trempe, avait empêché le monstrueux Mongol de parvenir à ses fins.

Souvent, Bob Morane et ses compagnons avaient ruiné les projets de Monsieur Ming, mais sans jamais parvenir à le vaincre. Au cours d'un des combats qui avait opposé Morane à

---

<sup>1</sup> Voir : La couronne de Golconde (M.J. n°142) – L'Ombre Jaune (M.J. n°150) – La revanche de l'Ombre Jaune (M.J. n°158) – Le châtement de l'Ombre Jaune (M.J. n°162) – Le retour de l'Ombre Jaune (M.J. n°182) – Les sosies de l'Ombre Jaune (M.J. n°210) – Les yeux de l'Ombre Jaune (M.J. n°238).

l'Ombre Jaune, celle-ci avait eu la main droite tranchée au ras du poignet, et cette main avait été remplacée par une prothèse métallique, merveille de technique et d'ingéniosité.

Un élément qui rendait plus difficile encore la lutte contre Ming était le fait que celui-ci avait mis au point, toujours grâce à ses prodigieuses connaissances scientifiques et avec l'aide des savants qui le secondaient, une machine qui, au cas où il mourrait, devait produire automatiquement un double de lui-même, bien vivant et conforme en tous points à son original.

Cette merveilleuse machine, qui avait fait ses preuves, l'Ombre Jaune elle-même l'avait un jour décrite de cette façon à Bob Morane et à Bill Ballantine, alors que ceux-ci se trouvaient en son pouvoir :

— J'ai toujours eu la hantise d'une mort violente qui, en me fauchant, m'aurait empêché de mener à bien mon œuvre de conquête du monde. Je cherchai donc le moyen de prévenir de façon certaine tout accident. Mais un accident étant un événement fortuit, dû au seul hasard, il devient impossible de le prévoir et, par conséquent, de l'empêcher de se produire. Voilà plusieurs années déjà, j'avais mis au point un « duplicateur », c'est-à-dire une machine électronique capable de créer, à partir d'un original, un ou plusieurs doubles identiques à n'importe quel objet.

« Pour parvenir à ce résultat, j'avais continué les travaux des savants américains des General Electric Laboratories qui, en 1945 déjà, étaient parvenus, en se servant d'énergie brute comme matière première, à créer de nouveaux électrons. À l'aide d'une machine nommée béatron, ces savants avaient bombardé un morceau d'acier à l'aide de rayons X produits par des atomes de tungstène désintégrés, pour obtenir finalement des particules de matière nouvelle.

« Travaillant à partir de cette découverte, je me rendis compte que, si l'on fait passer un courant électrique d'une intensité précise à travers un objet, on crée un champ de force invisible, composé de lignes d'énergie, qui forme une sorte d'image, également invisible, de l'objet. Or, qui dit énergie dit matière... Même les corps mauvais conducteurs laissent passer le courant électrique, dans une proportion moindre peut-être

que les autres corps dits bons conducteurs, mais ils le laissent passer, et cela suffit.

« Ce double énergétique de l'objet n'est pas, comme on pourrait le croire, une image inversée, semblable à celle d'un miroir. C'est une image exactement semblable à l'original, une sorte de fantôme qu'il ne resterait plus qu'à faire se matérialiser.

« Faire se matérialiser un fantôme ! Tel fut mon but... J'y parvins en mettant au point un appareillage compliqué permettant de transmettre à distance, le long d'un flux d'ondes magnétiques, le double de l'objet à reproduire. Pour cela, j'imaginai deux globes jumelés. Dans l'un était disposé l'objet original, à travers lequel je faisais passer un courant électrique d'une intensité précise. Le champ de force ainsi obtenu était transmis, grâce au flux d'ondes magnétiques dont je viens de vous parler, à l'intérieur du second globe, où un faisceau de nouvelles ondes était projeté de façon à couper à angle droit les lignes de force composant le « fantôme » de l'objet. Au point d'intersection de ces lignes de force et des ondes, se formaient de petits nœuds d'énergie, électrons et protons, occupant, les uns par rapport aux autres, des positions exactement semblables à celle des électrons et des protons de l'original.

« Quand j'eus réussi à mettre définitivement au point mon appareil, j'étais en mesure de copier n'importe quel objet. Pour cela, il me suffisait, par exemple, de poser un revolver sous le globe émetteur pour, au bout de quelques secondes, en voir se matérialiser un autre sous le globe récepteur. J'étais ainsi en possession de deux armes en tous points semblables l'une à l'autre. Vous voyez immédiatement les avantages d'une telle invention, avantages dont je ne manquai pas de profiter. Non seulement, à partir d'un exemplaire unique, je fabriquai à peu de frais des armes et du matériel de toutes sortes en quantité quasi industrielle, mais je créai également des pierres précieuses et de l'or qui vinrent accroître encore ma fortune déjà immense... Jusqu'au jour où je conçus le projet de me servir de cette machine pour créer le duplicata d'un animal.

« J'essayai tout d'abord avec des cobayes et des souris. Je croyais obtenir des doubles morts. Il n'en fut rien. En ce cas, le transfert de la matière se faisait avec le corollaire de celle-ci,

c'est-à-dire la vie. Des chats furent « copiés » de la même façon, puis des chiens. Faisant construire alors des machines plus spacieuses et de formes plus appropriées, j'appliquai mon procédé à l'homme, et ce avec un succès total.

« L'idée me vint aussitôt de me servir du « duplicateur » pour assurer ma survivance en cas d'accident. Là, deux difficultés s'offrirent à moi. La première était que, pour rendre possible la création de matière à partir d'énergie, il fallait que l'objet à copier reposât sous une cloche qui la tint à l'abri des influences extérieures. Or, bien entendu, un accident mortel ne se produit jamais sous cloche. Seconde difficulté : si mon double se formait après ma mort, *même immédiatement après*, il serait également privé de vie.

« Après avoir envisagé différents procédés, je finis par trouver une solution à ce double problème : me servir de relais. Pour cela, il me suffirait de disposer, en de secrètes cachettes disséminées un peu partout dans le monde, des copies de ma personne fabriquées préalablement, et étendues sous des globes émetteurs de matière. Ces copies-relais devaient être maintenues continuellement en état d'hibernation, par l'injection d'un liquide congelant projeté à l'intérieur de l'organisme par des pompes spéciales. Enfin, l'alimentation en énergie électrique serait assurée par des générateurs atomiques capables de fonctionner durant des années sans aucune intervention extérieure. Dans des environs plus ou moins lointains de chacune de ces cachettes secrètes, une demi-douzaine d'autres seraient établies, contenant elles des appareils récepteurs de matière destinées à la création des copies finales.

« À certains de mes hommes, dont je n'étais pas sûr, avait continué Ming, j'avais fait subir une opération spéciale. Ils portaient en effet, inséré à la base du crâne, un poste émetteur minuscule alimenté par une batterie sèche, plus minuscule encore, se rechargeant automatiquement grâce aux impulsions électriques du cerveau. À cette batterie était reliée également une bombe en réduction, grosse à peine comme un petit pois. Le poste émetteur transmettait à une centrale tous les propos que l'homme échangeait avec quiconque. S'il trahissait, l'éclatement

de la petite bombe était commandé à distance, provoquant une mort immédiate... Eh bien ! j'imaginai un appareil à peu près semblable, mais sans bombe et qui, ayant environ la taille d'une olive, se trouvait inséré sous l'occiput et émettait une onde magnétique continue. Chaque copie-relais était doté d'un semblable appareil, de façon à ce que ce dernier fut reproduit en même temps que l'organisme humain...

L'Ombre Jaune avait alors fait allusion à sa dernière rencontre avec Bob Morane, rencontre au cours de laquelle, obligé de défendre sa vie, ce dernier s'était vu contraint à abattre son ennemi d'une balle dans la tête.

— Afin que vous compreniez comment fonctionne ce dispositif compliqué, avait continué Monsieur Ming, laissez-moi vous expliquer ce qui se passa quand vous, commandant Morane, me logeâtes une balle en plein front... Eh bien ! au moment où la vie me quitta, l'onde magnétique émise par le petit appareil que je portais sous l'occiput fut tout à coup interrompue. Cela mit en marche un émetteur de matière situé quelque part au Tibet et qui, à partir d'une copie-relais, créa un nouveau Monsieur Ming dans les profondeurs d'une caverne, au Népal, où un récepteur de matière était en batterie. La nouvelle copie n'étant pas soumise, elle, à l'action d'une pompe hibernatrice, prit aussitôt vie. Et c'est ainsi que je puis me trouver à présent devant vous, en tous points semblables à l'homme que vous avez vu mort à vos pieds...

On comprendra que le message que Bob Morane et Bill Ballantine venaient de recevoir de ce redoutable personnage qu'était l'Ombre Jaune, n'était pas sans rendre circonspect les deux amis. Que Ming, ce surhomme qui avait su assurer sa quasi-immortalité, pût disparaître, emporté par une vulgaire tumeur au cerveau, cela leur paraissait presque incroyable, et c'est pour cette raison qu'ils avaient décidé de prendre conseil de leur vieil ami, Aristide Clairembart, le célèbre archéologue.

Le lendemain, les deux compagnons quittaient donc la Dordogne, à bord de la Jaguar E de Morane, pour gagner Paris à une vitesse record. Le professeur Clairembart les reçut dans sa villa d'Auteuil, encombrée de vestiges des plus lointaines

civilisations, vestiges que le savant avait, pour la plupart, ramenés de ses nombreuses expéditions.

Clairembart était un petit vieillard, extrêmement vert, auquel il eût été bien difficile de donner un âge précis. Il portait une barbiche de chèvre, poivre et sel et, derrière les verres épais de ses lunettes cerclées d'acier, ses yeux brillaient d'un éclat quasi enfantin.

Quand Morane lui eut rapporté les événements qui avaient eu lieu la nuit précédente, l'archéologue, auquel on avait donné à lire le message de l'Ombre Jaune, l'archéologue donc hochait la tête.

— Nous ne pouvons douter que Ming soit derrière tout ça. L'affaire a été menée tout à fait à sa manière... Vous avez la certitude d'avoir eu maille à partir avec des *dacoïts*. Or, à part Ming, qui réussirait à embrigader ainsi ces fanatiques qui, jusqu'à présent, ont toujours été sans maître ?

— À votre avis, professeur, demanda Bill, comment faut-il réagir ? Croire ce que dit le message de Ming et s'organiser en conséquence ou, au contraire, feindre de tout ignorer...

Clairembart ne répondit pas tout de suite. Pendant quelques secondes il tortilla sa barbiche entre ses doigts, puis il hochait la tête, pour dire.

— Évidemment, il peut s'agir d'un piège... Pourtant, ces secrets scientifiques que Monsieur Ming dit vouloir nous léguer peuvent apporter beaucoup de bien à l'humanité, ou beaucoup de mal s'ils tombent en de mauvaises mains. Nous ne pouvons pas de toute façon courir un tel risque...

Le savant s'interrompit, tirailla pendant quelques secondes encore sa barbiche, pour finalement enchaîner :

— De toute façon, il ne nous en coûtera rien de téléphoner au numéro renseigné dans la lettre de Ming... Nous verrons bien...

— POR. 15.87, hein ? fit Morane. Essayons...

Il décrocha le combiné du poste posé sur un des coins du grand bureau Renaissance et, d'un doigt pressé, il forma le numéro sur le cadran. À l'autre bout du fil, la sonnerie se déclencha presque aussitôt, un peu assourdie, comme si elle résonnait à travers une maison vide. Cela s'éternisa et Bob allait



raccrocher quand, soudain, il y eut un léger déclic, la sonnerie s'interrompit, et une voix interrogea :

— Qui demandez-vous ?

C'était une voix caverneuse, sans timbre, qui elle aussi semblait résonner dans une maison vide.

— Je ne demande personne en particulier, répondit Morane. Je viens de recevoir une lettre dans laquelle *on* me demandait d'appeler votre numéro. À qui ai-je l'honneur ?...

Là-bas, on ne parut pas avoir entendu la question, trop précise sans doute au gré du correspondant. La voix se contenta de demander de son côté :

— Êtes-vous le commandant Morane ?

— Je suis le commandant Morane, répondit Bob. À présent que vous savez qui je suis, j'aimerais savoir qui vous êtes...

Une fois de plus, le correspondant ignora ce souhait.

— J'aimerais vous rencontrer au plus vite, commandant Morane. Où puis-je envoyer une voiture vous prendre ?

Morane sourit et cligna de l'œil à l'adresse de ses amis, ce qui bien sûr ne put qu'échapper à l'homme à la voix caverneuse.

— Inutile de vous déranger, dit Bob. Donnez-moi votre adresse ; je viendrai par mes propres moyens...

— Je préfère vous envoyer une voiture, comme je viens de vous le dire, commandant Morane...

Bob haussa les épaules.

— Ce sera comme vous le désirez, dit-il.

Il donna l'adresse du professeur Clairembart, puis il ajouta :

— Quand viendra-t-on nous prendre ?

— Dans une demi-heure, commandant Morane... Mais le « nous » est de trop, car vous devez venir seul... Ne vous faites pas suivre non plus, sinon il n'y aurait rien de fait...

— Mais, nous...

Morane ne put en dire davantage, car son correspondant avait raccroché. Il raccrocha à son tour, puis il se tourna vers Bill et le professeur et dit, presque joyeusement :

— On ne veut pas de vous, messieurs...

— Si je comprends bien, vous devez aller seul au rendez-vous ? fit Ballantine.

Bob hocha la tête affirmativement.

— Tout juste, Bill...

— Ce serait de la folie, intervint le professeur Clairembart. Avec Ming, inutile de courir des dangers inutiles...

— N'oubliez pas, professeur, que dans sa lettre ce même Ming affirme que, quand nous la lirons, il sera mort...

— On en a déjà tellement entendu parler de sa mort, qu'on finit par ne plus y croire, fit remarquer Clairembart.

— Peut-être, professeur, peut-être, murmura Bob en hochant à nouveau la tête. Mais, de toute façon, je n'ai pas le choix : on veut que j'aille seul au rendez-vous...

— Eh bien ! vous irez seul, commandant, mais rien ni personne ne pourra jamais nous empêcher de vous suivre en voiture...

— Interdit également, Bill... Il faudra que je coure le risque d'aller seul, car l'enjeu est trop gros. Il s'agit de l'héritage de l'Ombre Jaune, ne l'oublie pas. Tout au moins de son héritage scientifique, et cela vaut la peine d'affronter quelques dangers... Mais ce n'est cependant pas une raison pour s'embarquer sans viatique...

Bob se tourna vers Aristide Clairembart et continua :

— Auriez-vous une arme à me prêter, professeur ? On vient me prendre dans une demi-heure, et je n'aurai pas le temps de passer chez moi...

D'un tiroir de son bureau, l'archéologue tira un Luger, qu'il tendit à Morane, en disant :

— Prenez ceci... Mais je continue à dire qu'y aller seul serait une folie...

Bob ne répondit pas et se contenta de s'assurer du bon fonctionnement du Luger. Finalement, il glissa celui-ci dans sa ceinture et conclut :

— À présent, il n'y a plus qu'à attendre les événements...

Une demi-heure exactement, montre en main, après que la conversation téléphonique avait eu lieu, on sonna à la porte du professeur Clairembart et, au bout de quelques minutes, Jérôme, le valet de chambre du savant, vint annoncer que l'on demandait le commandant Morane.

— Qui me demande ? interrogea Bob.

— Un chauffeur, fut-il répondu, ou tout au moins un homme portant une casquette de chauffeur. Il a laissé une voiture devant la porte...

— Un Asiatique ? demanda Clairembart. Jérôme eut un signe négatif.

— Non, professeur... Un Européen...

Les trois amis se regardèrent intrigués, comme si la réponse qui venait de leur être faite bouleversait toutes leurs prévisions. Puis Morane haussa les épaules.

— Asiatique ou non, dit-il, il ne me reste plus qu'à y aller...

Il se leva et gagna la porte.

— Vous ne tenez vraiment pas à ce qu'on vous suive, commandant ? demanda Ballantine. En cas de coup dur, vous n'auriez qu'à nous appeler et nous serions là pour vous prêter main-forte...

— Je crois en effet que ce serait le plus sage, appuya Clairembart.

Sur le seuil de la porte, Morane s'était retourné.

— Rien à faire, mes amis, dit-il. L'enjeu est trop gros, je le répète, et il est inutile de tout faire manquer par excès de prudence...

— Et s'il vous arrive un coup dur ? demanda Ballantine.

Bob cligna de l'œil.

— Ne me crois-tu pas de taille à me défendre, Bill ? Ni l'Écossais, ni Aristide Clairembart ne trouvèrent à répondre à cette remarque et, quand ils voulurent parler, leur compagnon, avait disparu.

Précédant Jérôme, qui devait presque courir derrière lui tant il marchait à grands pas, Morane traversa la villa et gagna la porte d'entrée, qu'il ouvrit. Un homme se tenait en bas du perron. C'était un Européen coiffé d'une casquette de livrée et au visage aussi insignifiant que possible.

— C'est vous qui devez me conduire ? interrogea Bob d'une voix volontairement dure, de façon à faire comprendre à son interlocuteur que, si on voulait lui jouer quelque tour, on trouverait à qui parler.

Le chauffeur ne parut pas s'être aperçu de cette rudesse de ton. Il se contenta de répondre simplement :

— Je suis bien celui que vous attendiez à la suite du coup de téléphone que vous avez donné il y a une demi-heure. Si vous voulez me suivre...

Tournant les talons, l'homme se mit à marcher le long de l'allée menant à la porte du jardin, devant laquelle stationnait une grande Rolls Royce haute sur pattes.

Le chauffeur ouvrit une des portières arrières et dit, à l'adresse de Bob, qui l'avait suivi :

— Si vous voulez prendre place, commandant Morane ?

L'intérieur de la voiture était vide et Bob s'installa sur la banquette. À travers la vitre qui, comme dans toutes les anciennes autos de maître, séparait l'habitat des passagers de celui du chauffeur, il vit son guide s'installer au volant. Le démarreur lança le moteur qui, presque aussitôt, vrombit. La voiture s'ébranla, roula sur une distance de quelques mètres. C'est alors qu'il y eut une sorte de déclic, une série de claquements secs, et Bob Morane se trouva soudain plongé dans des ténèbres totales.

## 4

« Que se passe-t-il ? » s'était demandé Morane, sans perdre pour autant son sang-froid, car il s'attendait au pire depuis que, dans sa propriété de Dordogne, la veille au soir, l'appel des *dacoïts* avait retenti.

De la main, il chercha l'endroit où, logiquement, devait être l'interrupteur. Il trouva ce dernier et fit de la lumière. Presque aussitôt, il eut l'explication des claquements qu'il venait d'entendre, et aussi de cette obscurité subite : devant les vitres de chaque portière, de la séparation avant et de la custode arrière, un volet s'était abaissé. Il tâta chacun de ces volets du doigt, pour se rendre compte qu'ils étaient en acier.

— Sans doute veut-on m'empêcher de regarder au-dehors et de me rendre compte où l'on va, murmura Morane. Peut-être aussi veut-on m'empêcher de fuir...

L'une après l'autre, il essaya d'ouvrir les portières : elles étaient bloquées.

Par bonheur, Morane avait, au cours de son existence particulièrement aventureuse, passé par trop de périls pour s'émouvoir de l'état de choses qu'il venait de constater. Durant un moment, il regretta bien de ne s'être pas fait suivre par Bill et le professeur, mais cela ne dura guère. Glissant la main sous sa veste, il toucha du bout des doigts la crosse du Luger glissé dans sa ceinture, et ce contact froid et impersonnel le rassura un peu. Il se renversa sur les coussins, qui étaient moelleux, et il murmura à nouveau, suivant une habitude qu'il avait prise de soliloquer au cours des heures de solitude à travers forêts vierges et déserts :

— Pourquoi nous mettre martel en tête pour quatre mauvais volets d'acier qui n'ont sans doute jamais fait de mal à personne ?... Tout ce que j'ai de mieux à faire, c'est attendre...

La Rolls Royce avait continué à rouler, à allure raisonnable sans doute s'il fallait, en juger par la douceur des cabots.

Finalement au bout d'une demi-heure environ, elle s'immobilisa. Cela ne voulait pas dire bien sûr que l'on fût arrivé, car tout le long du parcours, il y avait eu déjà un certain nombre d'arrêts, motivés soit par des feux rouges, soit par des encombrements de la circulation... Cette fois cependant, l'arrêt était le bon, car le moteur cessa de tourner puis, après quelques secondes, la portière s'ouvrit et la voix du chauffeur dit :

— Nous sommes arrivés, commandant Morane... Prêt à glisser la main sous son veston pour tirer le Lüger du professeur Clairembart, Bob s'attendait au pire. Pourtant, il prit pied dans une rue comme il y en a des centaines à Paris. Une artère étroite, mal éclairée et bordée de maisons vétustes. La nuit, toutes les rues de ce genre se ressemblent, mais Morane, en vieux Parisien qui connaissait sa ville presque quartier par quartier, ne put s'empêcher de songer :

« On doit se trouver quelque part derrière la place Maubert, entre les quais et le boulevard Saint-Germain sans doute... À moins que ce ne soit dans les parages immédiats de la rue Mouffetard... »

Il ne put cependant pousser plus loin ses suppositions, car le chauffeur avait ouvert une porte décrépite et s'était effacé en disant :

— Si vous voulez entrer, commandant Morane...

Bob franchit la porte, fit quelques pas et, aussitôt, il entendit, derrière lui, le bruit du battant qui se refermait. À nouveau, il se trouva plongé dans des ténèbres totales.

« Décidément, cela devient une habitude ! » songea-t-il, la main crispée déjà sur la crosse du Lüger. Précaution inutile d'ailleurs, car la lumière se fit soudain, issue d'une lampe nue suspendue au plafond par un simple fil, telle une grosse araignée phosphorescente.

Rapidement, d'un regard circulaire, Morane étudia les lieux. Il se trouvait dans un corridor délabré, dont le plafond s'écaillait, comme atteint d'une mauvaise maladie. Une odeur de moisissure, d'abandon, y régnait, si forte qu'elle en devenait repoussante.

Continuant sa rapide inspection, Bob remarqua encore que des fils nus couraient le long du plafond, mal fixés, comme s'il s'agissait d'une installation provisoire.

— Suivez-moi, commandant Morane...

Le chauffeur désignait un escalier de bois, dont une partie de la rampe manquait, et qui s'amorçait au fond du corridor. Précédé par son guide, Bob s'engagea sur les marches qui, il le remarqua également, étaient couvertes de poussière, sauf au milieu, où il y avait des traces de pas.

« On ne doit pas faire souvent le ménage, par ici... », songea Morane.

Il y avait même beaucoup de chances pour qu'il n'ait plus été fait depuis pas mal de temps, ce ménage...

En s'élevant, l'escalier formait une sorte de demi-cercle, pour déboucher sur un premier palier éclairé lui aussi par une ampoule nue, ou s'ouvrait une seule porte, sur laquelle une plaque de cuivre était vissée, portant ces simples mots : *Évariste Grosrobert Notaire*. Le chauffeur poussa le battant, pour introduire Bob dans une pièce assez vaste, tapissée de vieux papier à fleurs en partie déteint. Le plancher était à ce point en mauvais état qu'il semblait devoir, à tout moment, céder sous les pas. Cependant, il tenait bon, et Morane n'était pas loin de considérer cette circonstance comme miraculeuse. Au centre de la pièce, éclairée elle aussi par une ampoule nue, il y avait une mauvaise table de bois blanc et deux chaises cannées, aussi banales que possible. Dans le mur d'en face s'ouvrait une fenêtre dont les vitres, si elles étaient encore présentes, étaient aveuglées à l'aide de cartons soigneusement fixés, comme si l'on avait voulu procéder à une occultation. À droite, se découpait une porte presque identique à celle par laquelle venait d'entrer Morane, mais qui semblait soigneusement close.

Désignant une des chaises, le chauffeur avait déclaré :

— Si vous voulez vous asseoir, commandant Morane...

Bob obéit, en espérant que le siège n'allait pas céder sous son poids, mais il n'en fut rien. Un bruit de pas retentit derrière lui, et il jeta un regard par-dessus son épaule, s'attendant à ce que le chauffeur l'attaquât soudain par derrière. Pourtant, rien de

semblable ne se passa. Le chauffeur avait quitté la pièce, refermant la porte derrière lui, mais Bob n'ouït pas le son caractéristique d'une clef tournant dans la serrure. Il était donc probable qu'on ne l'avait pas enfermé.

Demeuré seul, Bob Morane fit un rapide tour de la situation. Jusque-là, tout allait bien. Si on avait tout fait pour lui dissimuler la situation exacte de l'endroit où il se trouvait, on n'avait pas essayé d'attenter à sa vie. Son guide s'était montré d'une correction exemplaire, et on lui avait même laissé son arme, alors qu'au contraire il devait s'attendre à ce qu'on le fouillât...

Il n'eut pas le temps de s'attarder davantage sur les circonstances ayant suivi son départ de chez le professeur Clairembart. La porte, à sa droite, venait de s'ouvrir, pour livrer passage à un bien étrange personnage. C'était un homme grand et mince, pouvant aussi bien être âgé de soixante-dix ans que de cinquante. Il était vêtu d'un veston noir et d'un pantalon rayé, tandis que, sous le bras gauche, il tenait un chapeau melon un peu verdi. Son visage était mince, de teinte cireuse, avec un menton en soc de charrue, un nez droit et long, tandis qu'au fond des orbites caves de tête de mort les yeux brillaient comme des éclats de marcassite. Le crâne était presque chauve, à l'exception d'une frange de cheveux poivre et sel, soigneusement lissés. Sous le bras droit, faisant pendant au chapeau melon, le nouveau venu serrait une serviette de maroquin noir.

L'homme s'avança vers la table, se plaça derrière, de façon à ce qu'elle se trouvât entre Bob et lui-même, puis il déposa le chapeau et la serviette, et il s'inclina légèrement, avec raideur, pour dire :

— Ravi de vous voir, commandant Morane ;... Bob avait fait mine de se lever, mais d'un geste de la main l'inconnu avait arrêté ce mouvement de politesse.

— Nous ne sommes pas ici pour nous conduire comme dans un salon, commandant Morane... Mais laissez-moi d'abord me présenter : Évariste Grosrobert, notaire...

Morane se souvenait avoir lu ce nom sur la porte et, de fait, le nommé Évariste Grosrobert avait tout du notaire de



province... comme il devait en exister cinquante ans plus tôt. Tout en lui faisait démodé, comme son nom d'ailleurs.

« J'ai l'impression d'être la victime d'une mascarade, songea Bob. Et puis, on ne peut pas dire que, comme étude, cette turne soit réussie. »

Il y avait eu un long moment de silence, pendant lequel Évariste Grosrobert ne cessait de considérer Morane de ses petits yeux noirs brillants, mobiles comme des coléoptères. Et, soudain, Bob s'était senti mal à l'aise, comme sous le regard froid et cruel d'un inquisiteur.

Une de ses maigres mains posée sur son chapeau, l'autre sur la serviette, Évariste Grosrobert avait soudain repris la parole, pour déclarer :

— Avant de vous remettre les pouvoirs dont je suis chargé, commandant Morane, il me faut vous apprendre une nouvelle, qui vient de me parvenir : celui qui m'a chargé de la mission que je suis en train de remplir, est décédé il y a quelques jours de la grave affection qui le minait...

« Monsieur Ming est donc mort ! » songea Morane. Il n'en ressentait ni plaisir ni chagrin, comme si c'était là un fait naturel, comme si l'Ombre Jaune devait mourir ainsi que toute autre créature. Ou comme si une telle nouvelle était à ce point incroyable qu'elle ne pouvait que laisser sans réaction quiconque l'entendait.

Pourtant, le notaire continuait :

— Cette mort donne donc tout son effet au testament que je suis chargé de vous transmettre, et que je vais vous lire...

Grosrobert ouvrit sa serviette et en tira une grande enveloppe de papier fort, fermée à l'aide d'un cachet de cire noire. D'une main experte, le notaire déchira le papier autour du cachet, souleva le rabat de l'enveloppe et en extirpa une série de documents. Il les déposa devant lui sur la table, à l'exception d'un seul, qu'il déplia, pour se mettre à lire, en anglais :

*Moi, Ming, descendant direct de l'Empereur Ming Tdi Tsou, et qui attends la mort, avec toute la sérénité qu'une telle attente exige, moi, Ming donc formule la volonté qu'après ma mort la*

*totalité des découvertes scientifiques qui sont miennes, reviennent au commandant Robert Morane, de Paris, qui fut au cours de ces dernières années mon valeureux adversaire, et ce pour qu'il fasse desdites découvertes scientifiques l'usage dont il jugera bon.*

*Lorsque ce testament sera ouvert, je ne serai plus, et pour entrer en possession de mon héritage scientifique, le commandant Morane devra se rendre en Inde, dans la province de Western India. Là, je possède un refuge, en plein Rann of Koutch, où mes secrets sont entreposés. Un document et une carte, annexes de ce testament, permettront de l'atteindre.*

*Ceci fait à Hyderabad, en pleine possession de mes esprits, ce 13 avril...*

*Ming.*

Évariste Grosrobert se tut et posa le document devant Bob, en disant :

— Peut-être reconnaissez-vous la signature et le sceau de Monsieur Ming, commandant Morane...

Bob jeta un regard sur le testament, qui était rédigé en anglais, et il reconnut effectivement l'écriture de Ming, ainsi que sa signature. Quant au cachet, il représentait, imprimé dans la cire noire, un petit masque de démon tibétain au front couvert de caractères cabalistiques. C'était bien là, il n'y avait pas à en douter, la marque de l'Ombre Jaune.

— Êtes-vous satisfait, commandant Morane ? interrogea Grosrobert.

L'interpellé hocha la tête.

— Satisfait ?... Peut-être... J'aimerais cependant avoir d'autres détails...

Le notaire désigna les documents qu'il avait tirés de l'enveloppe, et il dit :

— Vous trouverez là tous les renseignements dont vous aurez besoin, ainsi qu'une carte détaillée permettant d'atteindre ce refuge du Rann of Koutch dont Monsieur Ming parle dans son testament...

Tout en parlant, Évariste Grosrobert s'était levé. Il referma sa serviette, prit son chapeau, s'inclina et dit encore :

— Je crois vous avoir tout dit, commandant Morane... Ravi, vraiment ravi de vous avoir connu...

Soudain, il se détourna et, avant même que Bob ait pu réagir, il se dirigea vers la porte par laquelle il était entré.

— Eh ! une minute !... s'exclama Morane. Revenu de sa surprise, il se dressa, mais la porte s'était déjà refermée sur le notaire et, au moment où il l'atteignait, Morane entendit nettement le bruit d'une clef tournant dans la serrure, bruit prolongé par le claquement d'un pêne entrant dans sa gâche.

Par acquit de conscience, Bob fit tourner le bec de cane, mais le battant résista. À ce moment, la seconde porte s'ouvrit et la voix du chauffeur fit, dans le dos de Bob :

— Il est temps que je vous ramène, commandant Morane...

Bob fit volte-face, et il ne fut en aucune façon surpris de voir que le chauffeur braquait un automatique dans sa direction.

— J'ai l'impression, fit Morane, que l'attitude change. Tout à l'heure, vous étiez tout sourire ; à présent, on en est aux menaces...

Le chauffeur secoua la tête.

— Vous vous méprenez, assura-t-il. Je ne vous veux aucun mal... J'ai seulement l'ordre de vous ramener là où je vous ai pris, sans vous laisser la possibilité de vous éclipser avant...

Désignant les documents demeurés sur la table, Bob demanda :

— Vous permettez que j'emporte cela ? L'autre eut un signe affirmatif.

— Vous *devez* même les emporter, appuya-t-il. Rapidement, Bob réunit les documents, qu'il glissa dans l'enveloppe, puis le tout dans la poche intérieure de sa veste. Il se tourna ensuite à nouveau vers le chauffeur et déclara d'une voix calme :

— Je suis prêt...

Peut-être aurait-il pu tenter quelque chose, comme désarmer son guide, pour ensuite tirer lui-même son Luger. Pourtant, il ne voyait guère la nécessité immédiate d'une telle action, car il ne pensait pas que, pour le moment du moins, on lui voulût du mal. Plus tard, on verrait...

En réalité, Morane n'avait vraiment aucune raison de s'inquiéter, car il fut conduit, toujours dans la Rolls Royce aux portières closes et aux vitres aveuglées par des volets d'acier, chez le professeur Clairembart, devant la porte duquel il fut laissé.

Durant plusieurs secondes, après que les feux arrière eurent disparu dans la nuit, Bob regarda dans la direction où la voiture s'était éloignée, se demandant s'il n'avait pas rêvé, tellement les moments qu'il venait de vivre lui paraissaient incroyables. Il y avait surtout ce funambulesque Évariste Grosrobert qui, avec ses vêtements sombres, son visage d'entrepreneur de pompes funèbres à l'ancienne mode, son chapeau melon verdi, semblait sorti d'une autre époque.

« Est-ce que, par hasard, mon imagination m'aurait joué des tours ? » se demanda Morane. Il porta la main à sa poitrine et, à travers le tissu de sa veste, il sentit la bosse faite par l'enveloppe aux documents. Alors, il sut qu'il n'avait pas rêvé...

## 5

Bob Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart se retrouvaient maintenant à nouveau réunis autour de la grande table de travail de l'archéologue, les documents rapportés par Bob étalés devant eux. Ils les avaient étudiés avec soin, en particulier le testament, et ils ne pouvaient douter qu'ils émanassent de Monsieur Ming. En plus de ce testament, l'enveloppe contenait une carte du Rann of Koutch et un mémoire précis sur l'itinéraire à suivre pour parvenir au refuge où l'Ombre Jaune avait, suivant les termes du testament, entreposé ses trésors scientifiques.

À l'aide de la documentation géographique fort complète de la bibliothèque du professeur Clairembart, la carte et le mémoire avaient été soigneusement contrôlés, et les données en avaient été en tous points reconnues exactes.

— Donc, avait conclu le gavant, en partant de Hyderabad, il nous faudra gagner Nagai Parkar, au bord des marais. Une fois là, nous devons nous diriger, à travers le Rann, dans la direction sud-ouest, sur une distance de soixante-quinze kilomètres environ, jusqu'à ce que nous atteignons un grand lac entouré de partout par la forêt tropicale. Au centre de ce lac, il y a une île, dans le sol de laquelle est creusé le refuge. Douze bornes en désignent l'emplacement, douze bornes marquées chacune d'un signe précis et qu'il faut renverser dans un ordre strict pour démasquer l'ouverture permettant de pénétrer dans le refuge lui-même. Une fois-là, si nous nous en rapportons au mémoire, nous apprendrons comment accéder au coffre dans lequel, sans doute sous forme de documents, sont enfermés les secrets de Ming...

— Ce que je me demande, fit Ballantine en hochant la tête, c'est pourquoi le mémoire ne nous indique pas de façon précise comment atteindre ce coffre... Je n'aime pas beaucoup ces cachotteries...

— Peut-être, tenta d'expliquer Morane, Ming a-t-il eu peur que les documents ne tombent, par hasard, entre des mains étrangères... Ici, à Paris, une partie du testament nous a été transmis par ce monsieur... Évariste Grosrobert... Quelqu'un d'autre nous attendra peut-être dans le repaire du Rann of Koutch, pour nous révéler la suite, et à nous seul...

Bill continuait à hocher la tête.

— Voilà bien des suppositions, commandant. De toute façon, je n'aime pas beaucoup toute cette histoire...

— Le tout n'est pas d'aimer ou non, fit Bob, mais de savoir si nous allons essayer de récupérer ces secrets scientifiques... s'ils existent...

Clairembart fit remarquer :

— Il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour qu'il s'agisse d'un guet-apens, et vous le savez bien, Bob...

— Et il reste dix chances pour que Ming ait été sincère, culpa Morane. Nous ne pouvons les négliger... Il ne faut pas que l'héritage scientifique de l'Ombre Jaune tombe en de mauvaises mains... Nous savons trop de quelles armes redoutables Monsieur Ming disposait, pour courir un tel risque. Admettons que ces secrets soient captés par une puissance de proie, que se passerait-il ?

Ni le savant, ni Ballantine ne trouvèrent à redire à cette remarque. Finalement, Clairembart proposa :

— De toute façon, je propose que nous ne nous lancions pas seuls dans l'aventure... Avertissons les services secrets français...

— Je ne crois pas que ce soit là la plus sage solution, fit Morane avec une moue. Les dispositions de Ming semblent formelles : moi seul pourrai recueillir son héritage...

— N'empêche que je préfère mettre le service secret au courant, insista Clairembart. Il suffirait de passer un coup de fil au colonel Jouvert...

Morane fit la grimace. Certes, il connaissait bien le colonel Jouvert, un des chefs du 2<sup>e</sup> Bureau, avec lequel il avait collaboré déjà. Pourtant, la proposition du professeur Clairembart ne lui agréait qu'à demi.

— Dans la mesure du possible, dit-il, j'aimerais ne pas mêler les services secrets à tout ceci. On ne sait jamais quels peuvent être leurs buts réels...

— Peut-être, fit Bill à son tour, mais je préférerais également mettre Jouvert dans le coup. Nous courrions moins de risques. Et puis, l'héritage de l'Ombre Jaune est un fardeau bien trop lourd pour trois frêles épaules comme les nôtres...

Aux dernières paroles de son ami, Bob ne put s'empêcher de sourire, et quiconque eût fait de même en entendant le colosse qu'était Ballantine parler de ses « frêles épaules ».

Lentement, les regards de Morane allèrent de Bill à Clairembart, puis de Clairembart à Bill.

— Si je comprends bien, fit-il, vous êtes tous deux d'avis d'appeler le colonel Jouvert...

Et comme, ni le savant ni l'Écossais ne répondaient, il haussa les épaules, tout en enchaînant :

— Je me rallierai donc à l'opinion de la majorité. Sonnons Jouvert...

Tout en parlant, Bob avait tiré un petit carnet de sa poche. Il le feuilleta et, quand il eut trouvé ce qu'il cherchait, il décrocha le téléphone et composa un numéro sur le cadran.

Le timbre d'appel du correspondant sonna une dizaine de fois, puis quelqu'un décrocha et une voix de femme demanda :

— Allô ?...

— J'aimerais parler au colonel Jouvert, dit Bob. La voix féminine, fit à l'autre bout du fil :

— Ici madame Jouvert... À qui ai-je l'honneur ?

— C'est le commandant Morane, dit Bob.

Il y eut un silence, puis :

— Je regrette beaucoup, commandant Morane, mais mon mari est absent pour le moment...

— Pouvez-vous me dire quand il rentrera ?

— Cela me serait difficile... Il est parti en mission en Asie... C'est tout ce que sais...

— En Asie ? fit Bob d'un ton rêveur. Excusez-moi de vous avoir dérangée si tard... Je rappellerai... Au revoir, madame Jouvert...

Il raccrocha en même temps que sa correspondante, puis il expliqua, à l'adresse de Bill et du professeur :

— Jouvert est en mission en Asie... Nous ne pouvons donc pas compter sur lui...

— Tant pis, fit Clairembart. Mais il y a quelqu'un d'autre, à qui nous n'avons pas songé jusqu'ici et qui, lui, pourra nous aider. Je veux parler de Sir Archibald...

Sir Archibald Baywatter était le *commissioner* de Scotland Yard, et il n'avait cessé de seconder Bob Morane et ses compagnons dans la lutte qui les avait opposés jusque-là à l'Ombre Jaune. Son aide serait précieuse et, de toute façon, on ne pourrait négliger ses avis.

— Vous avez raison, professeur Clairembart, dit Bob. Nous aurions dû penser plus tôt à Sir Archibald. Jusqu'ici, il nous a toujours été d'un précieux secours... Je vais demander Londres sans retard...

Mais, quand Bob eut obtenu la communication, il ne put parler qu'à la gouvernante de Sir Archibald, qui lui-même était parti quelques jours plus tôt pour l'Orient.

Quand Bob eut raccroché, il fit remarquer à ses amis :

— Décidément, tout le monde voyage ces jours-ci...

— Et en Orient ou en Asie, ce qui est la même chose, dit Bill.

— C'est une région fertile en événements ces derniers temps, fit à son tour Clairembart. Il n'est pas étonnant que les agents secrets de toutes sortes aillent périodiquement y faire un tour...

Morane demeurait songeur.

— Tout cela ne nous avance à rien, murmura-t-il. Nous allons devoir agir par nos propres moyens... Ah ! si seulement j'avais eu le loisir de cuisiner un peu cet Évariste Grosrobert, nous aurions peut-être pu en apprendre davantage... Mais comment le retrouver ?

Soudain, Bob s'interrompit, et il se frappa le front, pour s'exclamer :

— Suis-je bête !... Un notaire, cela doit avoir son nom à l'annuaire !...

Il prit, sur une étagère voisine du bureau, l'épais volume du bottin du téléphone. Pourtant, il eut beau le compulsor avec soin, étudier ensuite de la même façon l'annuaire par



profession, nulle part il ne trouva ce qu'il cherchait. Jamais semblait-il, le notaire Évariste Grosrobert n'avait existé.

À l'issue des recherches négatives de Bob Morane, les trois amis s'étaient regardés avec un peu d'étonnement. Cet étonnement fut d'ailleurs de fort courte durée puisque, de toute façon, après le luxe de précautions dont il s'était entouré, il était normal que le mystérieux homme de loi eût disparu sans laisser de traces.

— Il nous reste à le retrouver, ou tout au moins la maison où il m'a reçu, dit Bob. J'en ignore l'emplacement exact, mais je connais néanmoins suffisamment Paris pour pouvoir affirmer qu'elle se situe soit derrière la place Maubert, soit dans les parages de la rue Mouffetard. Avec un peu de chance, en explorant ces deux quartiers, nous aurons une possibilité de repérer l'endroit, peut-être, d'y découvrir l'un ou l'autre indice...

Après s'être armés, les trois amis s'entassèrent dans la Jaguar de Morane, et ils se dirigèrent vers le centre de la ville, pour gagner les vieux quartiers de la Rive Gauche. Afin de pouvoir plus aisément étudier les rues et ruelles par lesquelles ils passaient, Morane avait, en dépit de la fraîcheur nocturne, laissé la voiture décapotée, et il leur fallut plus d'une heure d'errance à travers ce Vieux Paris à la fois sordide et merveilleux pour trouver la rue qu'ils cherchaient. Elle était bien située dans les parages de la rue Mouffetard, et après avoir rangé la voiture au bord du trottoir, les trois amis mirent pied à terre pour inspecter les façades.

Il fallut cinq ou six nouvelles minutes de recherches pour que Morane crût reconnaître la maison où il avait rencontré Évariste Grosrobert.

— C'est bien la porte, dit-il au bout de quelques secondes d'observation. Je reconnais ses moulures de style vaguement Louis XV, et aussi la façon dont la peinture est écaillée... Bien sûr, il ne faisait pas plus clair tantôt qu'à présent mais, heureusement, je suis un peu nyctalope...

Comme il prononçait ces derniers mots, il poussa la porte, qui s'ouvrit sans résistance, en grinçant. Rapidement, Morane pressa le bouton de contact de la puissante torche électrique dont il s'était muni, et la lumière révéla un corridor délabré, aux

plâtres lépreux et où s'amorçait un escalier de bois privé d'une partie de sa rampe. Émanant de tout cela, une repoussante odeur de moisissure.

— Pas d'erreur, c'est bien l'endroit, constata Bob. Une seule chose manque : l'installation électrique...

En effet, au plafond, l'ampoule nue manquait, ainsi d'ailleurs que toute trace de fils. Bob désigna l'escalier.

— Grimpons, dit-il simplement.

Ils avaient mis l'arme au poing, mais ils atteignirent le palier du premier étage sans avoir fait de mauvaise rencontre. Là également, l'ampoule manquait comme, sur la porte, la plaque de cuivre qui, tout à l'heure, portait l'indication *Évariste Grosrobert Notaire*. Pourtant, quatre petits trous ronds, tout frais, marquant la place des vis, indiquait que ladite plaque s'était bien trouvée là peu de temps auparavant.

— Probablement s'agissait-il d'une mise en scène, dit Clairembart. Tout a été arrangé pour votre visite, Bob. Après votre départ, tout a été enlevé afin de laisser le moins de traces possible... J'ai l'impression que nous ne trouverons rien ni personne ici...

Bob ne trouva pas à redire aux paroles du savant. Il avait d'ailleurs eu la même pensée depuis le début. Sans doute cette maison était-elle abandonnée, voire même promise à la pioche des démolisseurs, et Évariste Grosrobert n'en avait fait qu'un usage fort provisoire.

La porte fut poussée. Elle ne résista pas, et Bob retrouva la pièce nue où, un peu plus tôt dans la nuit, il avait rencontré Évariste Grosrobert. La table de bois blanc et les deux chaises cannées et bancales étaient là, mais non le notaire. On ne le découvrit pas davantage dans la chambre voisine, dont la porte était ouverte à présent, ni dans aucune autre pièce de la maison qui, toutes, se révélèrent délabrées à l'extrême.

Après cette exploration infructueuse, les trois amis se retrouvèrent au-dehors, devant la Jaguar. Ils s'y entassèrent à nouveau et, sans qu'ils échangeassent un seul mot, Morane dirigea le véhicule vers la Seine, pour se mettre à rouler lentement le long des quais, en direction de Neuilly.

Ce fut Ballantine qui, le premier, parla.

— Si vous voulez mon avis, mes amis, dit-il, nous devons laisser tomber toute cette affaire. Elle me paraît trop mystérieuse pour être honnête. Que Monsieur Ming – qu’il soit mort ou non – aille se faire pendre, et son héritage avec lui...

— Je suis de l’avis de Bill, déclara Clairembart, qui avait trouvé à caser son corps maigre entre le colossal Écossais et l’athlétique Morane. Qu’en pensez-vous, Bob ?

L’interpellé ne répondit pas tout de suite. Ses mains s’étaient un peu crispées sur le volant et il conduisait en regardant droit devant soi, comme quelqu’un qui ne veut se laisser détourner par rien de sa route. Ses mâchoires se crispèrent, et il lança d’une voix sourde, sans timbre, mais derrière laquelle perçait cependant une inébranlable volonté.

— J’en pense ce que j’ai dit tout à l’heure. L’enjeu est trop gros, et cela vaut de courir un risque... Je tenterai d’atteindre seul le refuge du Rann of Koutch...

Bill Ballantine et le professeur Clairembart échangèrent un long regard, dans lequel il y avait de la résignation. Ils connaissaient assez leur compagnon pour savoir, rien qu’à la façon dont il avait prononcé ses dernières paroles, qu’il serait impossible désormais de le faire revenir sur sa décision. Ils savaient également qu’ils ne le laisseraient pas partir seul, que leur amitié était cimentée de périls partagés, de dangers surmontés. Bill se mit à rire, d’une façon un peu contrainte.

— Eh bien ! puisqu’il en est ainsi, nous partirons tous pour l’Inde ! Si vous croyiez avoir seul le plaisir, commandant, vous vous trompiez... Le professeur et moi, vous devriez le savoir, nous aimons aussi les beaux voyages...

Très loin vers l’est, un jour gris se levait au-dessus des toits, tel un voile sinistre masquant toutes les menaces de l’univers...

## 6

Le Rann of Koutch est un prodigieux désert de marais et de jungles noyées, vaste à peu près comme la Belgique, et qui, sur des dizaines de milliers d'hectares, étend ses lagunes, ses forêts marécageuses, en un vaste arc de cercle, au nord de la presqu'île de Kathiawar, sur la mer d'Oman.

Situé au bord et à l'extrémité nord du Rann, Nagai Parkar est une minuscule bourgade oubliée, loin de toute civilisation, à proximité de laquelle Bob Morane alla poser, sur les eaux calmes d'un petit lac d'eau saumâtre, l'hydravion que ses amis et lui avaient loué à Hyderabad.

Quand ils eurent pénétré dans l'unique hôtel de l'endroit, qui ne recevait que de rares voyageurs indiens, ils se crurent réellement très loin du monde qu'ils venaient de quitter. Pourtant, le soir même, installés dans la salle à manger vétuste – si l'on pouvait appeler salle à manger la petite pièce meublée de quelques tables boiteuses en rotin – où les servait un Indien à la propreté douteuse, tandis qu'un *punka* à la vieille mode, actionné par un jeune garçon, tentait en vain de remuer l'air lourd, gluant comme un sirop, ils durent déchanter. Ils finissaient d'ingurgiter leur riz au curry, arrosé de thé vert, quand le serveur s'approcha d'eux et dit, plus spécialement à l'adresse de Morane :

— Une dame demande à vous parler, *sahib*... Tout en parlant, l'Indien désignait la porte, et Bob, Bill Ballantine et le professeur Clairembart se tournèrent dans cette direction, pour apercevoir une jeune fille qui se tenait debout sur le seuil de la salle à manger. Elle était grande, mince et souple et son visage étroit, entouré de cheveux fauves et éclairé de grands yeux d'un gris bleuté, était trop froid pour que l'on pût s'apercevoir immédiatement de sa beauté, pourtant réelle.

Quand l'inconnue se fut rendue compte qu'on l'observait, elle s'avança très droite et à l'aise dans son complet de shantung

blanc un peu défraîchi par plusieurs jours de voyage accompli sans doute dans des conditions précaires.

Elle s'arrêta devant la table de Bob et de ses compagnons qui, seulement alors, se rendirent compte qu'elle était très belle, d'une de ces beautés sur lesquelles il est difficile de mettre un âge précis, car elle pouvait aussi bien avoir vingt ans que vingt-cinq.

Tout de suite, elle s'adressa à Bob.

— Vous êtes bien le commandant Morane ?

Elle avait parlé français, mais avec un accent assez prononcé pour qu'on pût se rendre compte qu'elle était Américaine.

Bob avait acquiescé :

— Tel est mon nom, en effet...

— J'aimerais vous parler, déclara la jeune fille en portant successivement ses regards sur Ballantine et le professeur Clairembart, comme pour signifier qu'elle voulait s'entretenir avec Bob hors de leur présence.

— Vous pouvez parler devant mes amis, miss... ? fit Morane en mettant un accent d'interrogation sur le dernier mot.

Elle parut comprendre aussitôt et s'excusa :

— C'est vrai, j'aurais dû me présenter... Je m'appelle Cynthia Paget...

Les trois hommes s'étaient levés, et des poignées de mains s'échangèrent, puis Bob avança une chaise à l'intention de Miss Paget, qui s'assit, pour commencer aussitôt :

— Je ne m'encombrerai pas de préambules, messieurs : je sais que vous comptez survoler le Koutch à bord de l'hydravion que j'ai aperçu tantôt sur la lagune et à bord duquel vous êtes arrivés ici, venant d'Hyderabad... Mes renseignements sont-ils exacts ?

Ce fut le professeur Clairembart qui répondit :

— Ils sont exacts, en effet, mais nous ne voyons pas en quoi...

— Je vais vous renseigner sans tarder, coupa Cynthia Paget. Je dois me rendre au cœur du Rann of Koutch, et je manque de moyens d'y parvenir. Je vous offre mille dollars pour me conduire à l'endroit que je vous désignerai.

— Mille dollars ! fit Bill Ballantine d'une voix calme. C'est beaucoup d'argent pour une petite ballade de rien du tout. De toute façon, miss, ce n'est pas une question d'argent...

— Pas du tout même, enchaîna Morane. Ce que nous aimerions savoir, c'est ce que vous comptez aller faire dans le Koutch. Ce n'est pas un endroit pour une promenade d'agrément...

— Je pourrais vous faire la même remarque et vous poser la même question, commandant Morane...

— Mes amis et moi allons à la chasse au tigre, si vous voulez tout savoir, répondit Bob, qui avait préparé cette excuse depuis longtemps.

— C'est ce que l'on m'a dit, en effet. Dans ce cas, vous ne pouvez voir aucun inconvénient au fait de me déposer là où je le désire...

— Vous n'avez pas répondu à ma question, insista Bob. Que voulez-vous aller faire dans le Koutch ?

La jeune fille ne répondit pas tout de suite. Elle demeura un instant silencieuse, les mâchoires serrées, le front buté. Finalement, elle secoua la tête et lança, d'une voix sourde :

— Je ne puis vous dire... Je ne puis vous dire... Sachez seulement qu'il faut *absolument* que j'y aille...

« Pourquoi *absolument* ? se demanda Morane. Personne ne doit aller *absolument* dans le Koutch, sauf peut-être le professeur, Bill et moi-même... »

Il secoua la tête.

— Si vous ne voulez pas nous renseigner, miss, nous ne pouvons vous forcer à parler. Sachez seulement qu'il y a des impossibilités que les pires nécessités ne peuvent vaincre...

La surprise se peignit sur le visage lisse et froid de Cynthia Paget.

— De quelle impossibilité voulez-vous parler, commandant Morane ?... Je DOIS me rendre dans le Koutch, et rien ne pourra m'en empêcher... C'est une question de vie ou de mort...

Morane fronça les sourcils, mais si légèrement que la jeune fille ne dut pas s'en apercevoir. Il était certain cependant que Bill et le professeur Clairembart devaient penser, comme leur compagnon, combien il était étrange que cette inconnue voulût

ainsi pénétrer dans le Koutch, en même temps qu'eux. Au cours des jours qui précédaient, Bob et Bill avaient eu maille à partir avec les *dacoïts* de l'Ombre Jaune, là-bas dans le manoir de Dordogne, puis il y avait eu l'étrange visite au fantomatique notaire Évariste Grosrobert, et le non moins étrange testament de Monsieur Ming. Venant s'ajouter à ces événements, l'insistance de la jeune Américaine ne pouvait qu'éveiller leur curiosité, sinon leur méfiance.

— L'impossibilité en question, dit Bob, réside dans le fait que, seuls, trois passagers peuvent prendre place, en sus de nos bagages et équipements, dans l'hydravion. Si nous acceptions de vous emmener, nous ne parviendrions sans doute pas à décoller...

En parlant ainsi, Bob mentait. Il ne pouvait agir autrement car, ses amis et lui, embarqués dans une mission délicate, sinon dangereuse, ne pouvaient s'encombrer d'une passagère qui, immanquablement devrait partager les périls qui, peut-être, les attendaient au cœur du Rann. En outre, les desseins de Cynthia Paget étaient trop énigmatiques pour qu'ils puissent lui faire confiance. Il était peu probable qu'elle fût sur la même affaire qu'eux mais, quand il était question de l'Ombre Jaune, on ne pouvait s'entourer de trop de précautions.

Les dernières paroles de Morane semblaient d'ailleurs avoir découragé définitivement Miss Paget. Elle n'insista plus et se contenta de dire, d'une voix sourde, dans laquelle il y avait du dépit, qu'elle essayait de dissimuler de son mieux :

— Tant pis, messieurs... Puisque vous ne pouvez m'emmener, j'aurais mauvaise grâce d'insister... Je trouverai un autre moyen... Au revoir, messieurs... Désolée de vous avoir importunés...

Elle se leva tout à coup et, sans tendre la main à aucun des trois hommes, elle quitta la salle à manger.

Quand elle eut disparu, Bob Morane et ses compagnons s'entre-regardèrent.

— Je me demande, fit Ballantine, ce qu'une aussi jolie fille, éduquée et élégante, peut venir faire dans un coin pareil. On la verrait plutôt à sa place dans un salon huppé de New York ou de Boston...

Derrière les épais verres des lunettes cerclées d'acier, un sourire s'alluma dans les yeux clairs, à l'expression presque enfantine, du professeur Clairembart.

— Les jeunes filles d'aujourd'hui ont parfois un comportement bien étrange, dit-il, mais ce n'est pas une raison pour vouloir à tout prix leur prêter de noirs desseins... Cette petite fait sans doute bien des mystères là où il n'y en a pas... Agissons comme si nous ne l'avions pas rencontrée...

Bob, lui, ne dit rien. Il n'avait qu'une hâte : partir au plus vite, le lendemain à l'aube, pour gagner ce refuge, à cœur même du Rann of Koutch, dont il était question dans le testament de Monsieur Ming, et lever ainsi les doutes planant sur l'héritage du terrible Mongol.

Comme il avait été prévu, Bob Morane, Bill Ballantine et Aristide Clairembart quittèrent Nagai Pakar le lendemain, dès les premières lueurs du jour, à bord de l'hydravion. Ils n'avaient plus revu Cynthia Paget, et ils pouvaient croire que l'Américaine avait renoncé à son projet de s'enfoncer dans le Koutch. Bien entendu, elle pouvait avoir choisi un autre moyen de voyager que l'avion, comme le bateau par exemple, mais c'était peu probable, car une telle navigation, qui devrait se faire à la pagaie et à la gaffe, se serait révélée longue et fastidieuse. Et puis, connue Bill l'avait exprimé d'une façon imagée, c'étaient bien là, pour les trois hommes, les cadets de leurs soucis.

Volant bas, l'hydravion s'était dirigé vers le sud-ouest. Morane pilotait à allure réduite afin de permettre au professeur et à Bill d'observer la surface des marécages en se référant à la carte jointe au testament de Ming.

Sous le ventre de l'appareil, le Koutch déroulait les chapelets d'émeraudes de ses lagunes, les étendues grises et brunes de ses boues, les prodigieuses cressonnières de ses forêts immergées. Sur tout cela, le jour encore jeune étendait sa lumière nacrée et, noyant les confins, une brume opaline limitait la vue, dressant sur l'immensité du Rann des barrières qui reculaient sans cesse, révélant marécage après marécage, comme si ceux-ci n'avaient pas de fin.

Au fur et à mesure que l'hydravion s'approchait du centre de ce prodigieux désert d'eau, le professeur Clairembart jetait de



plus en plus souvent des regards attentifs au tableau de bord, afin de consulter le compteur kilométrique. Bill, de son côté, faisait continuellement le point pour connaître à tout moment la position de l'appareil.

Comme on atteignait une vaste zone de forêts épaisses où, par endroits, brillait la plaque glauque d'une lagune, l'Écossais déclara :

— Nous n'allons plus tarder à atteindre l'endroit où, s'il faut en croire le mémoire de Ming, se trouve l'île où est aménagé le refuge. La position que je viens de relever et celle portée sur le mémoire coïncident presque.

Les calculs de Ballantine étaient exacts car, au fur et à mesure que le soleil s'élevait dans le ciel, la brume se dissipait. Bientôt, au-delà de la zone de forêts, qui semblait former un anneau parfait, brilla l'étendue d'un grand lac au centre duquel s'élevait une île unique qui, en dépit de l'éloignement, semblait assez vaste.

— Cette fois, pas de doute ! s'exclama Clairembart. Nous avons bien atteint notre but... ou presque...

— Vous avez raison, professeur, approuva Bill, qui venait de faire un rapide relevé. Cette île occupe exactement la position indiquée sur le mémoire... Avant longtemps, nous serons fixés quant à la nature exacte de l'héritage de l'Ombre Jaune...

Bob Morane, lui, continuait à piloter sans rien dire. Tout allait trop bien à son gré. Depuis leur départ de Paris, il s'attendait aux pires difficultés, et voilà que cette expédition se déroulait avec la régularité d'une partie de campagne.

« Trop beau pour être vrai, songeait-il. Trop beau pour être vrai... »

Une fois encore, il devait avoir la preuve qu'il est inutile d'appeler le malheur, que celui-ci vient toujours bien assez tôt, et seul.

L'hydravion franchissait la zone de forêt et allait atteindre le lac quand, soudain, ses passagers eurent l'impression qu'il se heurtait à un gigantesque et invisible coussin. En même temps, les deux moteurs se bloquèrent, simultanément, et ce fut la chute soudaine, imprévisible.

Sans la présence d'esprit et le sang-froid de Morane, c'eût été la catastrophe irrémédiable. L'appareil s'était mis à descendre en tournoyant vers le lac, sans que rien semblait-il ne pût le redresser. Bob y parvint cependant, mais non sans avoir dû user de toute sa science de pilote. Agissant sur les commandes avec une précision de robot bien réglé, il réussit à mettre l'hydravion en vol plané avant qu'il n'eût atteint la surface du lac, sur lequel il se posa, non sans heurt certes, mais sans s'écraser ni capoter toutefois.

Durant une trentaine de secondes, le lourd appareil fendit de sa coque l'eau calme puis, arrivé au bout de son erre, il s'immobilisa.

Bob resta quelques instants immobile sur son siège, puis il poussa un soupir de soulagement et, d'un revers de main, essuya la sueur perlant à son front.

— Ouf ! fit-il. J'ai bien cru que je ne parviendrais pas à redresser et que nous allions tomber à l'eau comme un morceau de plomb...

— Pourtant, vous avez réussi ! s'exclama Bill. Un vrai champion !...

Le professeur Clairembart ne semblait pas le moins du monde troublé à l'idée du danger couru, et il fit remarquer d'une voix calme :

— Ne trouvez-vous pas étrange, Bob, que les deux moteurs se soient bloqués en même temps ?

Morane sursauta légèrement.

— Étrange, en effet, reconnut-il. Qu'un des moteurs se soit arrêté, passe encore. Mais, les deux en même temps, c'est pour le moins insolite. Le hasard lui-même ne fait jamais aussi mal les choses...

— Êtes-vous certain de ne pas être en panne d'essence ? s'enquit Ballantine.

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Certain, Bill... Quand nous avons quitté Nagaï Parkar, il y avait encore assez de carburant dans les réservoirs pour faire le voyage jusqu'Hyderabad et retour...

Bill Ballantine prit une soudaine décision.

— Je vais jeter un coup d’œil à ces maudits moulins. Avec un peu de chance, je mettrai aussitôt le doigt sur la panne...

Il ouvrit la porte de l’appareil et prit pied sur une des ailes, pour atteindre un des moteurs, dont il souleva le capot. Presque aussitôt, il poussa une exclamation de surprise et héla :

— Commandant !... Professeur !... Venez voir...

À leur tour, Bob et l’archéologue quittèrent la carlingue pour s’approcher du moteur. Quand ils l’inspectèrent eux aussi, ils ne purent s’empêcher de sursauter d’étonnement. Sous le capot, il n’y avait plus qu’un magma de métal fondu, dans lequel on avait bien de la peine à reconnaître la forme d’un carburateur, d’une dynamo...

— Ça par exemple ! s’exclama Bob. Je me demande bien ce qui a pu mettre cette mécanique dans un état pareil. M’étonne pas qu’elle ait bloqué tout net... As-tu une idée, Bill, de ce qui aurait pu provoquer un tel gâchis ?

Le géant, pour qui cependant la mécanique n’avait aucun secret, secoua la tête.

— Aucune idée, fit-il. J’ai vu pas mal de moteurs dans ma vie, mais aucun dans un tel état...

— L’autre ne doit guère valoir mieux, supposa Clairembart. Morane fit la moue et hochait gravement la tête.

— Sans doute, murmura-t-il, sans doute... Allons-y jeter un coup d’œil pour nous en assurer...

Ils passèrent sur l’autre aile et, bientôt, ils durent se rendre à l’évidence : le second moteur n’était plus, lui aussi, qu’un magma de métal informe, comme si l’on avait fondu ses pièces composantes à l’aide d’un puissant chalumeau.

L'état dans lequel se trouvaient les moteurs de l'hydravion avait plongé, on s'en doute, les trois amis dans un abîme de perplexité. En vain, Morane et Ballantine, dont les connaissances en mécanique étaient grandes, devaient-ils tenter de trouver une explication à cette mystérieuse et irrémédiable panne qui les immobilisait définitivement. Jamais ils n'avaient rien vu de semblable et, malgré tous leurs efforts, ils ne purent trouver l'origine de ces avaries simultanées. Il y avait eu ce brusque arrêt en plein ciel, le blocage des moteurs, puis la chute freinée acrobatiquement par Bob, et enfin la longue glissade sur les eaux du lac. C'était tout ce qu'ils savaient...

Plus que la panne elle-même, les circonstances dans lesquelles elle s'était produite inquiétaient Clairembart, qui hochait sans cesse la tête, en faisant la grimace.

— Je n'aime pas ça du tout ! avait-il murmuré à différentes reprises. Je n'aime pas ça du tout !

— Si vous croyez que nous aimons cela, professeur ? dit Bill. Si le commandant n'avait pas fait des miracles, nous serions tous trois au fond du lac à l'heure actuelle, avec des petits poissons dans la bouche... »

Bob Morane s'était mis à rire.

— Oui, et des petits poissons qui n'auraient rien de commun avec une bonne bouillabaisse à la pescadou...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, fit le savant. Je trouve étrange, tout simplement, qu'un accident aussi inexplicable soit survenu au moment même où nous allions atteindre le refuge de Ming...

— Pensez-vous réellement, professeur, demanda Morane, que tout ceci soit le fait de l'Ombre Jaune ?...

— S'il s'agissait d'une panne normale, répondit Clairembart, je pourrais garder des doutes, mais dans ce cas... À mon avis, il doit s'agir d'une diablerie de Monsieur Ming...

— Mais puisqu’il est mort ? dit Ballantine.

— Nous n’avons jamais cru de façon définitive à sa mort, Bill, ne l’oublie pas, fit remarquer sentencieusement Morane. Et puis, même mort, il peut encore se révéler dangereux. Cet accident, auquel nous n’avons échappé que de justesse, peut fort bien, comme le craint le professeur, faire partie de son... héritage...

Pendant une dizaine de secondes, aucune nouvelle parole ne fut échangée entre les trois amis, comme si, chacun de son côté, ils posaient la situation. Ce fut le professeur Clairembart qui, le premier, rompit le silence.

— Reste à savoir si nous continuons ou si nous rebroussons chemin...

Bob Morane haussa les épaules avec fatalisme.

— Rebrousser chemin ? fit-il. Comment le pourrions-nous, puisque nous sommes privés de tout moyen de regagner Nagai Parkar... pour le moment du moins...

— Et le canot pneumatique ? demanda Ballantine.

— Il n’a pas de moteur, répondit Bob, et à la rame il nous faudrait des jours pour sortir de ces marécages...

— Et si nous envoyions un message radio à Hyderabad ? risqua Clairembart. L’hydravion possède un poste émetteur-récepteur... On viendrait nous recueillir...

— Cela pourrait se faire, évidemment, mais je suis d’un avis contraire. Nous ne sommes pas venus ici pour rebrousser chemin au premier pépin, mais pour récupérer l’héritage de l’Ombre Jaune. Cela vaut d’affronter quelques dangers...

De la main, Morane désigna la grande île, occupant le centre du lac, et qui n’était qu’à quelques kilomètres – trois au maximum – de l’endroit où s’était posé l’appareil. Le Français continua :

— Il nous faudra une heure peut-être, deux au maximum, pour atteindre l’île. Je crois que, si je devais reculer si près du but, j’en ferais une maladie... Quoi qu’il arrive, nous avons des armes et sommes de taille à nous défendre...

Au fond d’eux-mêmes, ses amis pensaient comme lui. C’étaient des hommes d’action, et il n’en fallait pas davantage pour les convaincre.

— Le commandant a raison, dit Ballantine. Ce serait trop bête de rebrousser chemin maintenant... N'est-ce pas votre avis également, professeur ?

Aristide Clairembart approuva à son tour, mais d'une façon un peu détournée. Il tirailla pendant quelques secondes sa barbiche de chèvre, puis il dodelina de la tête, pour finir par dire, du bout des lèvres, comme si ses paroles lui étaient arrachées :

— De toute façon, que je sois de cet avis ou non, vous êtes deux contre moi seul... La majorité l'emporte... Continuons donc à nous lancer tête baissée dans cette maudite aventure...

Morane se frotta les mains.

— Nous allons commencer par ancrer l'hydravion de façon à ce qu'il ne dérive pas et que nous puissions le retrouver le cas échéant. Ensuite, nous gonflerons le canot pneumatique, le chargerons d'armes et de vivres et gagnerons l'île, but de notre expédition...

La première partie de ce plan fut menée à bien, et l'appareil put être ancré sans la moindre difficulté. Pourtant, quand il s'agit d'extraire le canot pneumatique de la soute de l'hydravion, il en alla tout autrement ? Non que ledit canot brillât par son absence. Il était bien là, au contraire, enfermé dans un grand sac de caoutchouc synthétique. Mais, quand on voulut déplacer le sac en question, Ballantine, qui s'était glissé le long de la cloison pour dénouer les liens d'arrimage, Ballantine donc poussa une exclamation et se recula soudain, comme s'il venait d'apercevoir un serpent d'une espèce particulièrement venimeuse.

— Eh ! jeta-t-il. Il y a quelqu'un là derrière...

— Quelqu'un ? fit Morane. Tu auras rêvé, mon vieux...

Le géant secoua la tête.

— Parole, commandant !... J'ai vu bouger quelqu'un... Une forme humaine... Parole !...

Rapidement, Bob Morane tira un lourd automatique de l'étui qu'il avait fixé, quelques minutes plus tôt, à sa ceinture. Il pointa le canon de l'arme vers l'espace compris entre le sac et la cloison de la soute, tout en criant :

— Sortez de là !... Et je vous préviens qu'au moindre geste suspect je n'hésiterai pas à faire feu... Cette menace n'eut aucun écho, et Bob répéta :

— Sortez de là ! Vous m'entendez, sortez de là !...

Quelque chose bougea cette fois, et quelqu'un se glissa entre le sac et la cloison, pour se redresser bientôt tout à fait. Bob Morane et Bill Ballantine reconnurent aussitôt qu'il s'agissait d'une femme. D'une jeune fille plutôt. Une jeune et jolie jeune fille, celle-là même qu'ils avaient rencontrée la veille, à Nagai Parkar...

Car la passagère clandestine n'était autre que la toute charmante Cynthia Paget.

La jeune Américaine se tenait à présent hors de la soute. Elle secoua sa chevelure fauve, sourit et dit :

— Bonjour, messieurs...

Aristide Clairembart était venu rejoindre Bob Morane et Bill Ballantine et tous trois considéraient Miss Paget sans mot dire. Elle répéta :

— Bonjour, messieurs...

— Je croyais... commença Morane. Elle l'interrompit, en disant :

— Vous croyiez avoir refusé de me permettre de vous accompagner, commandant Morane... Je sais cela, car je n'ai pas la mémoire courte. Mais voilà, je devais absolument venir dans le Koutch, et je me suis dit : « Puisqu'on ne veut pas de moi comme passagère payante, je vais me faire passagère clandestine... » Je me suis introduite au cours de la nuit dans votre appareil, et vous connaissez la suite...

Bill Ballantine poussa un grognement.

— La suite !... La suite !... Vous savez quelle serait la suite, ma p'tit'demoiselle, si je n'étais pas un gentleman ?... Je vous flanquerais une bonne fessée... Vous la méritez bien... Bob Morane avait souri.

— De toute façon, ta fessée serait inutile, Bill... Miss Paget s'est punie elle-même...

Le Français s'inclina légèrement et continua, à l'adresse de l'Américaine :

— Si vous voulez nous accompagner au-dehors...

Ils se retrouvèrent tous sur l'aile, et Morane désigna à la jeune fille l'étendue des marais, à perte de vue, et où le soleil, encore bas, commençait à jeter ses micassures.

— Voilà votre punition, dit encore le Français à l'adresse de Cynthia Paget. L'hydravion est en panne, sans que nous puissions réparer l'avarie, et nous sommes prisonniers de ces marécages, et vous avec nous...

Elle secoua la tête et se mit à rire.

— Dites plutôt que je suis arrivée à destination... — Elle tendit le bras en direction de l'île, au centre du lac. — C'est là que je vais. Et vous aussi... Je vous ai entendu parler, vos amis et vous...

Bob Morane et ses compagnons échangèrent de brefs regards, chargés de surprise.

— Et pouvez-vous nous dire ce que vous allez faire sur cette île ? interrogea Bob à l'adresse de la jeune fille.

Elle secoua la tête, ce qui fit voler ses cheveux d'un blond feu.

— Je ne puis vous répondre... De toute façon, je suis certaine que vous-mêmes vous ne me répondriez pas si je vous posais la même question.

— Nous allons chasser le tigre, nous vous l'avons dit déjà, fit Morane.

Un sourire narquois plissa les lèvres de Miss Paget.

— *Eh bien !* puisqu'une confiance en appelle une autre, disons que, moi, je vais chasser la panthère...

Que répondre à cela ? S'il s'était agi d'un homme, les trois amis se seraient arrangés pour lui tirer les vers du nez, car il aurait pu présenter pour eux un danger réel, comme complice éventuel de l'Ombre Jaune. Pourtant, il s'agissait d'une femme, et ils se sentaient un peu désarmés devant elle. D'autre part, Bob ne la croyait pas complice de Monsieur Ming. Pourtant, pouvait-on jamais savoir ?... Brusquement, Morane prit une décision.

— C'est très bien, miss, dit-il. Puisque vous voulez vous rendre sur cette île, vous nous accompagnerez. Mais je vous



préviens : vous serez surveillée à chaque instant. Au moindre geste suspect...

— Vous me rompez ma fragile nuque entre vos grosses mains, enchaîna Cynthia. Est-ce bien ce que vous voulez dire, commandant Morane ?

— Vous rompre la nuque ? dit à son tour Ballantine. Ce serait une punition trop expéditive... Nous vous pendrions plutôt par les cheveux à une branche d'arbre, juste au-dessus d'un nid de guêpes...

Pas plus que la précédente, cette menace – toute gratuite également d'ailleurs – ne parut porter. Le professeur Clairembart, que l'âge rendait sans doute plus sage, rappela ses amis à la réalité.

— Discuter ne sert à rien, dit-il. Si nous voulons avoir visité l'île avant la nuit, et peut-être en être revenus, il nous faut mettre les bouchées doubles. Je propose de gonfler le canot sans retard et de nous mettre en route...

Il en fut fait comme l'archéologue avait dit et, une heure plus tard, le canot pneumatique gonflé et chargé, on put s'élancer sur les eaux calmes du lac.

## 8

De loin, l'abord de l'île semblait aisé, car les verts des différentes végétations se confondaient. Pourtant, après deux heures de navigation à bord du canot pneumatique, dont Bob Morane et Bill Ballantine tenaient les pagaies, l'île se révéla entourée d'un anneau de forêt immergée, qu'il fallait absolument franchir si l'on voulait atteindre la terre ferme.

Le canot avait été immobilisé à quelques mètres de la lisière de cette forêt, et ses occupants essayaient d'en scruter les profondeurs. Pourtant, les regards se perdaient vite parmi les troncs enchevêtrés, dont les pieds baignaient dans l'eau glauque, couverte de moisissures et de débris végétaux agglomérés. Au-delà de quelques mètres, c'était la pénombre insondable, l'inconnu et ses dangers.

— Nous continuons, Bob ?

C'était le professeur Clairembart qui venait de poser cette question, à laquelle Morane ne répondit pas tout de suite. Il avait cru, et ses amis avec lui sans doute, n'avoir qu'à se rendre à l'endroit désigné par le testament de Ming – cette île en l'occurrence – pour récupérer aussitôt le fabuleux héritage scientifique du Mongol. Au lieu de cela, depuis qu'ils avaient quitté Nagaï Parkar, quelques heures plus tôt, tout avait recommencé à aller mal. Il y avait eu d'abord cette incompréhensible panne d'avion, puis l'apparition comme passagère clandestine de Cynthia Paget, dont le rôle dans tout cela était rien moins que clair, et maintenant cette forêt immergée, plutôt inattendue et qui, si elle n'était guère infranchissable, pouvait se révéler pleine d'embûches.

— Personnellement, finit par déclarer Morane, je persiste à dire que nous ne sommes pas venus ici pour nous en retourner bredouilles... Reste votre avis...

— En ce qui me concerne, on peut continuer, répondit Ballantine. Je ne vois pas très bien pourquoi nous nous effondrerions soudain en face de quelques malheureux arbres...

— Je pense comme Bill, fit à son tour Aristide Clairembart.

Morane se tourna vers Cynthia Paget, pour demander :

— Et vous, miss ?

Après tout, qu'ils le voulussent ou non, Cynthia était embarquée à présent dans le même bateau qu'eux – sans jeu de mots – et elle avait le droit elle aussi de donner son avis, puisqu'elle courait les mêmes dangers.

En entendant la question de Morane, elle avait souri narquoisement :

— Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure, commandant Morane, que je voulais me rendre sur cette île ? Ce ne sera pas, moi non plus, comme vient de le dire votre ami, quelques arbres qui m'arrêteront... Bien entendu, si vous avez peur, je continuerai sans vous... Tout ce que je vous demande, c'est de me laisser le canot... Quant à vous, un petit plongeon...

« Bill a raison, songea Bob, elle aurait besoin d'une bonne fessée... » Cependant, en dépit du mystère dont elle s'entourait, la jeune fille lui était sympathique, non seulement à cause du charme qui émanait d'elle, mais à cause de son cran aussi. Quelque chose disait à Morane qu'elle n'ignorait pas, malgré son apparente insouciance, les périls qu'elle pouvait courir, et cependant elle ne semblait pas songer un seul instant à reculer. « Je me demande bien ce qui peut l'attirer dans ce coin perdu ? » s'interrogeait le Français. Était-elle complice de l'Ombre Jaune ? Il ne le pensait pas. Mais, avec Ming, pouvait-on jamais savoir ? Il savait s'entourer des pires horreurs, de créatures empoisonnées, de monstres créés le plus souvent par son imagination délirante, sa science démoniaque, hors de toute mesure humaine, mais aussi de créatures suaves, plus belles que les plus belles fleurs, ce qui ne les en rendait souvent que plus dangereuses.

Morane haussa les épaules et, reprenant sa pagaie, dit simplement :

— Continuons... Bill Ballantine avait, lui aussi repris sa pagaie et, propulsé de mains fermes, le canot s'enfonça entre les

arbres. Presque aussitôt, une nuit glauque se referma sur le fragile esquif, une pénombre sous-marine où les troncs d'arbres et les lianes prenaient des allures de reptiles fabuleux, où les mousses pendant des branches tendaient des draperies sur lesquelles les moisissures ajoutaient leurs broderies et leurs festons de vert-de-gris. Les minuscules plantes aquatiques couvraient la surface de l'eau d'un tapis verdâtre que le canot pneumatique déchirait mais qui se refermait presque aussitôt derrière lui. Par endroits, les sagittaires élevaient leurs longues tiges sommées de fers de lances, les lotus pressaient leurs feuilles pareilles à des mains aux doigts soudés, où brillait parfois la tache claire d'une fleur. On se serait cru dans un prodigieux palais 1900, où la liane, le tarabiscot étaient rois, mais un palais 1900 vu à travers les loupes d'un rêve lui donnant des proportions hors de nature.

Une vie prodigieuse peuplait cette forêt palustre. Bien sûr, il y avait les insectes, dont les bourdonnements meublaient le silence de leur sourdine, qui s'abattaient en grappes voraces sur les voyageurs ; mais, souvent aussi, un corps serpentiforme glissait le long d'une liane, s'enroulait autour d'un tronc, ou la tête effilée d'un gavial fendait le tapis de mousses aquatiques ; à plusieurs reprises même on entendit la basse rauque d'un tigre.

Il y avait peut-être vingt minutes à présent que le canot avait pénétré dans la forêt immergée. La sueur couvrait les trois hommes et la jeune fille, poissait leurs vêtements et les collait à leurs corps. Bill Ballantine s'arrêta de pagayer et, d'un revers de main, s'essuya le front.

— Pas à dire, maugréa-t-il, mais Monsieur Ming s'est toujours arrangé pour se nicher dans des coins impossibles. Ce décor est vraiment digne de lui...

Au nom de « Monsieur Ming », Bob Morane avait étudié le visage de Cynthia Paget, mais pour y lire seulement de l'inquiétude. Une inquiétude qui n'était assurément pas provoquée par les paroles de l'Écossais, car l'attention de l'Américaine se tournait ailleurs. Elle regardait autour d'elle, avec une appréhension manifeste, comme si elle redoutait un danger.

— Qu’y a-t-il, Miss Paget ? interrogea Bob. Vous paraissez redouter quelque chose...

Elle eut un geste vague.

— Je ne sais, dit-elle. J’ai comme la sensation d’être épiée...

Pourtant, les occupants du canot eurent beau regarder autour d’eux, scruter le rideau de végétation qui les entourait, ils ne distinguèrent rien de suspect. Quant au silence, seuls les bourdonnements des insectes le troublaient.

De longues secondes s’étaient écoulées, dans une tension presque douloureuse dont, finalement, le rire tonitruant de Ballantine les arracha tous.

— Je crois que l’imagination de Miss Paget lui joue des tours ! s’exclama le géant. Il n’y a personne ici, à part nous bien sûr...

Bill redevint soudain sérieux, pour continuer :

— Il faut reconnaître que ces marécages du diable n’ont rien pour vous mettre en joie et...

L’Écossais n’acheva pas, car un avertissement de Cynthia Paget lui coupa soudain la parole.

— Attention !

Tout se passa si vite qu’on put avoir l’impression que le drame se déroulait hors du temps. Les passagers du canot virent une forme humaine, surgie ils ne savaient d’où, se précipiter vers eux. Un corps rebondit dans le canot, qui faillit chavirer, et tout ce qu’ils eurent le loisir de distinguer fut une face grimaçante, crispée par un prodigieux désir de tuer, et l’éclair d’une longue lame en forme de flamme. Qui visait cette lame. L’un des voyageurs assurément. Lequel ?... On ne devait jamais le savoir car, en un mouvement réflexe, Bob Morane avait abattu sa pagaie sur le visage grimaçant, avec une telle force que l’assaillant bascula en arrière, hors de l’embarcation, pour disparaître dans l’eau, qui se referma sur lui. Pas pour longtemps cependant, car la face grimaçante reparut presque aussitôt, puis un torse nu. L’homme n’avait pas lâché le sabre court, eu forme de flamme, dont il avait voulu faire un usage meurtrier quelques instants plus tôt, car il le brandit, dans l’intention évidente d’en percer l’un des compartiments pneumatiques du canot. Ce geste ne s’acheva pas cependant. Un

coup de feu claqua et l'agresseur, atteint en plein front, disparut à nouveau, pour de bon cette fois...

Il y eut un long moment de silence, puis Bill Ballantine, qui tenait toujours son revolver fumant à la main, lança entre ses dents serrées :

— Je crois avoir tiré juste à temps... S'il perçait l'enveloppe du canot, nous étions bons pour barboter dans la flotte...

À nouveau un silence, puis l'Écossais parla à nouveau.

— Qu'est-ce que c'était, à votre avis, commandant ?... Il ne s'agissait assurément pas d'un Européen, et je n'ai pas eu l'impression que c'était un Indien... Un Chinois peut-être...

— Plutôt un Malais, dit Morane. Avez-vous remarqué la forme de son arme, cette lame tordue comme une flamme ?...

— Un kriss, n'est-ce pas ? fit Clairembart. Bob approuva.

— Oui, un kriss... Voilà pourquoi je crois qu'il s'agissait d'un Malais... Et puis, il y avait aussi cette fureur fanatique, ce mépris total de la mort avec lequel l'homme nous a attaqués et l'expression meurtrière peinte sur ses traits...

Cynthia Paget ne put réprimer un frisson de peur rétrospective.

— Jamais, dit-elle d'une voix sourde, je n'ai vu pareille expression sur un visage humain... C'était celle d'un fou homicide...

De la tête, Bob Morane approuva, pour dire ensuite :

— Souvent, les Malais, sous l'influence du haschisch, sont saisis d'une semblable furie meurtrière, à laquelle on donne le nom *d'Amok*. Ils courent alors droit devant eux, dépouillés de toute peur, privés même de tout instinct de conservation et animés d'un seul désir : tuer, tuer, tuer... Si on ne réussit pas à maîtriser par surprise l'homme frappé *d'Amok* – et il faut être plusieurs pour y parvenir – tout ce qui reste à faire, c'est l'abattre sur place, avant que lui-même, à coups de kriss, n'ait fait œuvre de mort...

— Un *Amok* ! murmura Clairembart. Il n'y a que l'Ombre Jaune pour se servir d'êtres de cette sorte. Jusqu'à présent, au cours de la lutte qui nous a opposés à lui, nous avons eu à combattre des *dacoïts*, des *thugs*, sans parler de robots perfectionnés... Maintenant voilà que...

Un éclat de rire coupa la parole au savant, et les quatre occupants du canot se consultèrent du regard, à la fois surpris et terrifiés. Car, ce rire, aucun d'eux ne l'avait émis. Il venait des profondeurs du marécage, et c'était plutôt un ricanement de dément, une stridente menace de mort.

Ce rire, Bob Morane l'entendait pour la première fois, mais il comprenait que c'était celui d'un homme victime de la fureur meurtrière transmise par le haschisch. Le rire d'un humain changé en fauve. Le rire de *l'Amok*...

## 9

Cette fois, il n'y avait plus à douter – et personne n'en doutait d'ailleurs –, un piège se refermait sur les occupants du canot pneumatique. Et une question se posait, toujours la même. Que faire?... Reculer?... Il était trop tard à présent. Continuer à avancer?... Ne serait-ce pas agir comme le condamné à mort qui pousse volontairement la tête dans le nœud coulant ?

Ne pouvant donc reculer, et risquant, en demeurant sur place, de s'offrir de façon plus vulnérable aux assauts de l'adversaire, ils décidèrent finalement d'avancer à travers la pénombre sous-marine du marécage, qui s'était refermé sur eux tel un poulpe aux mille tentacules. Par instant, un rire dément éclatait, déchirant le silence, faisant songer au bruit d'un métal qui se déchire.

Les trois hommes avaient préparé leurs armes, prêts à faire feu à tout moment, car ils ne savaient ni quand ni d'où viendrait l'attaque. Cynthia Paget avait été placée au centre de l'embarcation, de façon à ce qu'elle soit relativement protégée par ses compagnons, et Morane lui avait confié un revolver, pour qu'elle puisse se défendre en cas de besoin.

Comme il ne pouvait être question de progresser rapidement dans le labyrinthe des arbres et des lianes, Bill Ballantine maniait seul la pagaie, prêt à l'abandonner pour saisir la carabine posée au travers de ses genoux.

L'attaque vint soudain, dans une prodigieuse cascade de ricanements. Sans que l'on pût se rendre compte d'où ils étaient venus, des corps nus jaillirent brusquement des hautes branches, fondirent vers le canot, tels de pâles oiseaux de proie. Aux poings des assaillants, les longues lames chantournées des kriss brillaient comme des flammes claires.

Déjà, le feu des carabines, maniées par les infaillobles tireurs qu'étaient Morane, Ballantine et Clairembart, crépitaient.



Plusieurs agresseurs, touchés en plein saut, tombèrent à l'eau comme des pierres ; d'autres, ayant manqué leur élan, se retrouvèrent barbotant dans le marécage. Trois seulement parvinrent à prendre pied dans l'embarcation. L'un fut rejeté au loin par la lourde poigne de Ballantine. Les deux autres s'en prirent à Morane qui, d'un coup de crosse, réussit à se débarrasser de l'un d'eux. Mais le second darda sa lame vers le flanc du Français, sans que celui-ci ait le temps d'esquisser une parade. Soudain, un coup de feu claqua et l'*Amok*, touché en plein cœur, s'écroura à la renverse, hors du canot.

Rapidement, Morane jeta un regard par-dessus son épaule, pour apercevoir Cynthia qui, le visage crispé, braquait son revolver au canon encore fumant. Il cligna de l'œil et lança :

— Merci, miss, et à charge de revanche...

L'alerte semblait passée, et Bill put reprendre la pagaie. Avec un coin de son mouchoir, le professeur Clairembart essuya la buée couvrant les verres de ses lunettes.

— Tout cela est bien du Ming tout craché, fit le savant. À Paris, à Londres, ou en Dordogne il nous envoie des Indiens, *dacoïts* ou *thugs*, et ici, en Inde, des Malais frappés d'*amok*, tout comme s'il dirigeait une agence de voyage pour tueurs patentés...

Ni Morane ni Ballantine ne répondirent. Depuis longtemps, ils étaient habitués aux techniques de l'Ombre Jaune, et ils n'étaient même pas étonnés du fait qu'elles opérassent encore après la mort du Mongol, si mort il y avait, bien entendu, ce dont ils étaient de moins en moins persuadés. De toute façon, l'attaque qui venait d'avoir lieu avait donné à Bob une certitude, c'était que Cynthia Paget ne devait pas être complice de leur ennemi, sinon elle ne l'aurait pas défendu, lui sauvant la vie, comme elle venait de le faire. Dans ce cas, qu'est-ce qui la poussait à venir se perdre dans ces solitudes ?

Mais Morane n'eut pas le temps de chercher une réponse à cette question, qu'il se posait – et ses amis avec lui – pour la dixième fois sans doute. Bill Ballantine avait poussé une exclamation, tendant le bras devant soi.

— Regardez, là-bas !...

Entre les arbres, dans la direction indiquée par l'Écossais, la lumière glauque d'aquarium pâlisait, tournait au jade clair, puis à l'or.

— Nous sortons du marécage, constata Aristide Clairembart.

Il n'y avait pas à en douter car, à chaque coup de pagaie, la lumière devenait plus vive. Une hâte fébrile de quitter ces lieux trop chargés de périls empoigna Morane. Il saisit une pagaie et aida Bill à propulser la lourde embarcation pneumatique. Déjà ils distinguaient, à travers le rideau d'arbres et de lianes, une étendue libre, à la nature encore mal définie, quand à nouveau le rire des *Amoks* éclata, tout proche.

— Vite ! cria Bob. Quittons ces maudits marais !...

Morane et Ballantine appuyèrent plus fort sur leurs pagaies, mais trop tard cependant. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la zone située au-delà du marécage quand, pour la troisième fois, les *Amoks* se lancèrent à l'assaut. Une première vague fut repoussée à coups de fusil et de crosse, puis une seconde. Ensuite, il y eut une brève accalmie, mais Morane et ses compagnons savaient n'avoir aucune illusion à nourrir. Les rires éclataient tout autour d'eux à présent, les entouraient d'un cercle sonore.

— Ils sont trop nombreux, dit Bob Morane. Nous n'en viendrons pas à bout...

— Si seulement nous pouvions atteindre l'air libre avant l'attaque finale ! fit Clairembart.

Ils savaient que ce serait impossible, que le moindre mouvement du canot déclencherait une nouvelle attaque.

Les rires s'étaient tus. Il n'y eut plus qu'un silence énorme, comme si, brusquement, une nappe de plomb en fusion cimentait toutes choses...

Brutalement, Bill Ballantine glissa un nouveau chargeur dans le magasin de son arme. Ensuite, il hurla, à l'adresse des invisibles assaillants :

— Venez donc !... Mais venez donc !... Qu'on en finisse !...

Tout d'abord, cette provocation n'obtint aucune réponse. Puis un son monta, qui n'avait rien de commun avec le rire des *Amoks*. C'était une sorte de musique très lente, psalmodiée par une voix de femme.

Parfaitement audible, elle semblait cependant venir d'assez loin, comme amplifiée par un haut-parleur. Pour Bob Morane et ses compagnons, l'air ne se rattachait à rien de connu, à aucune musique déjà entendue, et si on leur eût dit qu'elle venait de la planète Mars, ils n'en auraient pas été autrement surpris.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Ballantine. Une berceuse ?...

En effet, à écouter cette étrange musique, on se sentait comme saisi de langueur...

Dans les arbres, tout autour du canot, il y avait eu des bruits de glissements furtifs et, pendant un moment, les trois hommes et Cynthia Paget purent croire que les *Amoks* s'apprêtaient à attaquer à nouveau. Il n'en était rien cependant, car il semblait que les glissements s'éloignaient plutôt qu'ils ne se rapprochaient.

La mystérieuse mélodie s'était tue et, bientôt, il n'y eut plus à nouveau que le silence.

Durant de longues secondes, Bob Morane et ses compagnons prêtèrent l'oreille, mais sans distinguer le moindre bruit.

— On dirait qu'ils sont partis, souffla Bill en parlant des *Amoks*.

— Peut-être, fit Bob sur le même ton que son ami. Peut-être...

Bill montra sa pagaie et demanda :

— On tente le coup ?

Morane hésita un instant, puis il se décida.

— On tente le coup, dit-il.

Les pagaies s'enfoncèrent dans l'eau et le canot pneumatique se remit à progresser vers la ligne de lumière. Rien ne se passa cependant, et ils atteignirent les derniers arbres sans que les *Amoks* se manifestassent à nouveau.

Encore quelques coups de pagaie, et l'embarcation atteignit l'eau libre...

Devant eux, à quelques mètres à peine, l'île s'étendait, couverte d'une végétation courte, d'où s'élevait, par endroits, quelques groupes de beaux arbres. Le sol montait en pente douce, jusqu'à un point central en forme de plateau. Une paix

totale régnait sur ces lieux, et rien n'y rappelait les périls du marécage.

Le petit rire, un peu enfantin, du professeur Clairembart se fit entendre.

— À présent, fit le savant, après l'enfer, c'est le paradis. Qu'en pensez-vous, Bob ?

Morane ne répondit rien. Peut-être préférait-il encore les dangers qu'ils venaient de surmonter à cette paix apparente. Trop apparente. Et puis, quelque chose intriguait Morane : cette voix de femme entendue quelques minutes plus tôt dans le marécage. Cette voix, qui psalmodiait l'étrange mélodie qui avait fait fuir les *Amoks*, il lui avait semblé la reconnaître, mais elle était si déformée qu'il hésitait à faire part de ses doutes à ses compagnons.

— Que décidons-nous, commandant ?

La voix de Bill Ballantine arracha Morane à ses pensées. Il désigna une courte grève, bordée de hauts roseaux, et il dit :

— Nous allons aborder là...

Il en fut fait ainsi et le canot pneumatique, déchargé des objets indispensables, fut caché parmi les plantes aquatiques. Bob jugea alors qu'il était temps de connaître les raisons qui avaient, en même temps qu'eux, conduit Cynthia en ces lieux déserts. Il posa nettement la question à la jeune Américaine, mais celle-ci secoua la tête.

— Je ne puis encore rien vous dire, fit-elle d'une voix dans laquelle passait un regret. Ce n'est pas mon secret... Mais, bientôt peut-être, vous saurez...

Ni Bob ni ses compagnons n'insistèrent. Il était probable, en effet, qu'ils ne tarderaient pas à savoir... Il y avait d'ailleurs beaucoup de choses qu'ils auraient aimé savoir, et notamment pourquoi Monsieur Ming, s'il était réellement mort, dressait tous ces obstacles entre eux et son héritage.

Du menton, Morane désigna le sommet de l'île.

— Montons là-haut, dit-il. Sans doute y trouverons-nous les douze bornes dont il est question dans le mémoire accompagnant le testament de l'Ombre Jaune...

Ils allaient s'engager sur le flanc de la butte, quand une voix se fit entendre, comme tantôt la mélodie dans le marécage.

Mais il s'agissait à présent d'une voix d'homme, et elle ne semblait plus issue d'un haut-parleur ; au contraire, on avait l'impression qu'elle jaillissait de l'air même, sans que l'on pût la localiser avec précision.

Cette voix disait :

— Pour atteindre le plateau, il faut suivre le rivage de l'île vers la droite, jusqu'au moment où vous atteindrez une bande d'herbage, limitée à gauche et à droite par des palmiers, et qui monte droit vers le sommet. C'est cette bande d'herbage qu'il, vous faut suivre, et nul autre chemin... Quand vous aurez atteint le plateau, d'autres renseignements vous seront fournis...

Sur ces derniers mots, la voix s'éteignit. Bob Morane, Bill Ballantine et Aristide Clairembart s'entre-regardèrent.

— C'était Sa voix, hein, commandant ? fit Ballantine.

Morane l'avait reconnue lui aussi. Une voix dure et caressante à la fois, celle d'un homme prodigieusement intelligent, pour lequel la pitié n'existait pas.

— Oui, dit Bob, il n'y a pas à douter. C'était bien la voix de Ming. Est-ce bien votre avis également, professeur ?

Clairembart hocha la tête en signe d'assentiment.

— Pas de doute, fit-il. Quand l'Ombre Jaune parle, on ne peut s'y tromper...

Nerveusement, Bill Ballantine se mit à rire.

— Une voix d'outre-tombe alors ?

Bob fit la grimace, sans répondre. Avec Ming, pouvait-on savoir où commençait la tombe et où elle finissait ? Le terrible personnage donnait la sensation d'avoir tout remis en question, et la vie, et la mort, d'avoir corrigé à son usage les lois les plus strictes de la nature.

— Nous ne pouvons qu'obéir, dit Morane. De toute façon, il est probable que, désormais, il nous serait plus que jamais impossible de reculer...

À la dérobée, il étudiait le visage de Cynthia Paget, mais sur les traits fins, il ne put lire qu'appréhension et surprise, comme si le monde de terreur qui venait de se refermer sur ses compagnons et elle-même lui était totalement inconnu.

Suivant les recommandations de la voix sans visage, les trois hommes et Cynthia suivirent, vers la droite, le rivage de l'île.

Après avoir marché ainsi sur une distance de deux kilomètres environ, ils s'arrêtèrent. À leur gauche, une double rangée de palmiers montait vers le plateau. Entre ces palmiers, une bande d'herbes, hautes d'un mètre environ, s'étendait, de façon continue, jusqu'au sommet.

— Aucun doute, fit Clairembart, c'est bien là le chemin qui vient de nous être désigné...

Bob approuva de la tête.

— Aucun doute... Mais que cela ne nous empêche pas de redoubler d'attention...

À pas comptés, il s'avança entre la double haie de palmiers, scrutant avec insistance les hautes herbes à ses pieds, car il redoutait de tomber dans un piège. Cette méfiance ne devait pas se révéler superflue car, au bout de quelques mètres, Morane s'arrêta soudain. Il venait de buter sur un corps étendu. Le corps d'un homme vêtu à l'européenne. Il gisait sur le ventre et une pointe d'acier, sortie du sol, le perçait de part en part.

## 10

Arrêtés pile par la macabre découverte qu'ils venaient de faire, Bob Morane et ses compagnons étaient demeurés de longs instants interdits.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit finalement Ballantine. Pour être transpercé ainsi, cet inconnu a assurément voulu se suicider, car le pal est parfaitement visible, même parmi les hautes herbes et il lui a fallu se précipiter dessus...

Pendant que l'Écossais parlait ainsi, Morane s'était accroupi et avait écarté les herbes. Il montra une tige d'acier formant une boucle assez large et dont les extrémités s'enfonçaient dans le sol. L'un des pieds du mort demeurait engagé dans la boucle.

— Il s'agit d'une chausse-trappe, expliqua Bob. La victime se prend le pied dans cette boucle et s'écroule en avant. Cela déclenche en même temps un mécanisme, sans doute assez simple, dissimulé dans le sol et qui fait jaillir le pal, qui transperce de part en part le malheureux.

— Du Ming tout craché quoi, dit Clairembart. Il a toujours monté ses forfaits comme s'il s'agissait de les présenter dans une pièce à grand spectacle. Un vrai Barnum de l'épouvante...

Bob ne répondit pas. Tel était Monsieur Ming. En dépit de son génie, de son intelligence, il y avait toujours eu en lui un cabotinage certain, un goût marqué pour la mise en scène la plus délirante.

Ce qui inquiétait le plus Morane, c'était cette succession de périls les ayant accueillis dès leur arrivée dans le Rann of Koutch. Il y avait eu tout d'abord l'incompréhensible destruction des moteurs de l'hydravion, puis l'attaque des *Amoks*, et à présent cette chausse-trappe et le corps de cet inconnu. Tout cela portait la marque de l'Ombre Jaune. Pourtant, ces différents dispositifs, destinés sans doute à interdire l'accès de l'île, pouvaient être demeurés en place après la mort du Mongol et continuer à fonctionner. Quant à la voix

de Ming, entendue auparavant, elle pouvait avoir été enregistrée, afin de guider les chercheurs. Cependant, dans ce cas, l'Ombre Jaune, tenant à ce que son héritage scientifique fût récupéré par Morane, n'aurait-elle pas, avant de mourir, rendu inopérant le dispositif de sécurité ? Mais il était possible également que Ming eût voulu empêcher toute autre personne d'atteindre le refuge avant Morane et que, connaissant ce dernier, il eût escompté qu'il surmonterait tous les dangers rencontrés sur sa route. Le Mongol pouvait aussi, en un dernier défi, prolongé jusqu'après la mort, avoir voulu soumettre son ancien adversaire à d'ultimes épreuves.

Un sanglot convulsif arracha Morane à ses pensées. Il se tourna vers Cynthia Paget. Elle avait le visage enfoui dans les mains et pleurait. Doucement, Bob lui releva la tête et demanda :

— Pourquoi ces larmes ?

Les événements précédents avaient prouvé que la jeune fille possédait un courage certain, et ce n'était assurément pas la seule vue d'un mort inconnu qui provoquait chez elle cette soudaine crise de larmes.

Cynthia avait désigné le corps étendu, dont le visage, tourné de côté, découvrait un profil à la fois tordu et figé.

— Lui... murmura-t-elle. Je le reconnais... C'est Goodis, le collaborateur de mon père...

— Que faisait-il ici ?

Elle secoua la tête, signifiant sans doute ainsi qu'elle ne voulait pas répondre et, replongeant le visage entre ses paumes, elle se remit à sangloter convulsivement. Morane n'insista pas, car il comprenait que ce n'était pas le moment de tourmenter davantage la jeune fille. Quand elle aurait retrouvé son sang-froid, il serait temps de l'interroger à nouveau.

— J'ai l'impression que cela se gâte toujours davantage, n'est-ce pas commandant ? fit Ballantine.

— J'en ai l'impression aussi... Qu'en pensez-vous, professeur ?

— Plus nous avançons, répondit le vieux savant en tirillant sa barbiche, plus le mystère s'épaissit, et plus je sens ma curiosité s'éveiller. Il y là-dessous quelque chose qui nous



échappe et que, si vous voulez mon avis, mes amis, nous devons atout prix éclaircir...

— Même au prix de notre vie ? demanda Morane.

Aristide Clairembart ne répondit pas immédiatement. Il étudia longuement les traits de ses compagnons comme si, avant de parler, il voulait y lire une approbation aux paroles qu'il s'apprêtait lui-même à prononcer.

L'archéologue n'eut cependant le loisir de parler à nouveau. Une voix retentit, la même que celle qui, lors de l'attaque des *Amoks*, dans le marécage, avait psalmodié la musique qui devait faire fuir les assaillants. Une voix de femme, mais cette fois elle parlait, et Bob, Ballantine et Clairembart la reconnurent.

— Il vous faut fuir, disait la voix sur un ton pressé. Vous avez été attirés dans un piège, et si vous persistez dans votre intention de pénétrer dans le refuge, vous périrez, ainsi qu'en a décidé l'Ombre Jaune... J'ai appris trop tard ses intentions, et il m'a été impossible de vous avertir à temps... Mais le temps presse... Je ne puis vous fournir d'autres explications... Regagnez votre canot et rejoignez l'hydravion... La musique que vous avez entendue tiendra les *Amoks* à l'écart... J'enverrai un autre hydravion d'Hyderabad pour vous recueillir... Désormais, je ne pourrai plus vous parler sans courir le risque d'être moi-même découverte... Le temps presse !... Fuyez !... Pour l'amour du Ciel, fuyez !...

La voix se tut soudain, et un grand silence s'établit. Cynthia Paget elle-même avait cessé de sangloter.

— C'était elle, n'est-ce pas, Bob ? fit Clairembart au bout d'un moment.

Morane eut un signe de tête affirmatif, pour dire d'une voix sourde :

— Oui, c'était elle... Tania...

Tania Orloff était la nièce de Monsieur Ming, qui l'avait élevée à la façon d'une princesse, pour l'associer ensuite à son dessein d'asservissement du monde. Tout d'abord, la jeune fille avait secondé aveuglément son terrible parent, jusqu'au jour où, ses yeux s'étant enfin dessillés, elle n'avait plus éprouvé que répulsion pour les crimes de l'Ombre Jaune. Pourtant, on n'échappe pas ainsi à Ming, et c'était secrètement seulement

qu'elle avait pu aider Morane dans sa lutte contre le génial et monstrueux Mongol. C'était en grande partie grâce à elle que Bob et ses amis avaient pu éviter de périr sous les coups de leur adversaire, voire même le tenir en échec. Encore à présent, elle intervenait pour les sauver. Comment ? Où se trouvait-elle et comment parvenait-elle à communiquer avec eux ? C'était là un nouveau mystère à ajouter à ceux auxquels, jusqu'ici, se heurtaient Morane et ses compagnons.

Malgré lui, et bien que le lieu ne fût guère propice aux souvenirs attendris, Bob Morane revoyait l'étroit et beau visage d'Eurasienne de Tania Orloff, à la peau mate et ambrée, aux pommettes un peu saillantes, et éclairé par de longs yeux noirs, légèrement bridés. Un rapide regret l'envahit, mais il se secoua.

— Je crois, dit-il, que Tania en a décidé pour nous... Aucun doute à présent : nous avons la certitude d'être tombés dans un piège, et sauver nos vies compte seul... Nous allons donc suivre les instructions qui viennent de nous être données. Regagnons le canot, puis l'hydravion...

— Tout à l'heure, j'étais plutôt tenté de continuer, fit Clairembart. À présent, je crois également que ce que nous avons de mieux à faire, c'est fuir sans demander notre reste... Qu'en pensez-vous, Bill ?

— Je pense comme vous, professeur, répondit le géant. Nous connaissons trop Monsieur Ming pour, après les certitudes que nous venons d'obtenir, courir des risques nouveaux... et inutiles. Nous n'avons déjà que trop tardé. Plus vite nous aurons rejoint le canot, mieux cela vaudra. Par la suite, nous verrons... Espérons que Tania tiendra sa promesse d'éloigner de nous ces maudits *Amoks*...

C'est alors seulement que Cynthia Paget se mêla à la conversation.

— Votre décision est sage, dit-elle. Pourtant, en ce qui me concerne, je ne vous accompagnerai pas et continuerai seule...

Les trois hommes la considérèrent avec stupeur. Puis, avec un geste peut-être un peu trivial, mais qui disait bien ce qu'il voulait dire, Ballantine fit d'un ton bourru :

— Eh çà ! est-ce que, par hasard, vous auriez perdu l'esprit, ma petite demoiselle ?

Cynthia secoua la tête.

— Non, dit-elle fermement, j'ai toute ma raison... Il y va peut-être de la vie de mon père, tout simplement...

Bob Morane avait froncé le sourcil.

— La vie de votre père ? fit-il. Je crois qu'il serait réellement temps, à présent, que vous vous expliquiez...

Le gracieux visage de la jeune Américaine était couvert de larmes, mais ses mâchoires serrées témoignaient d'une inébranlable volonté. Pourtant, elle comprit que, cette fois, elle ne pourrait plus celer son secret.

— Mon père est le colonel Paget, chef du Service secret des États-Unis...

« Le colonel Arnold Paget ! songea Morane. J'aurais dû y penser plus tôt !... » Mais Cynthia continuait :

— Il y a quelque temps, mon père reçut un message à la suite duquel il me déclara devoir, de toute urgence, se rendre en Asie pour une mission qu'il ne pouvait confier à aucun de ses subalternes. Avant de partir, il me remit une lettre, en me recommandant de ne l'ouvrir qu'un mois plus tard, s'il n'était pas de retour...

« Mon père n'était parti que depuis une huitaine de jours, quand je reçus un coup de téléphone anonyme par lequel on me prévenait qu'il était en danger, qu'il avait été attiré dans un piège et qu'il risquait de périr si je n'allais pas à son secours. D'autre part, on m'avertissait que, si j'alertais le Service secret et que cela venait aux oreilles des adversaires de mon père, celui-ci serait aussitôt exécuté. Je décidai donc de prévenir moi-même mon père du péril qu'il courait et, pour cela, j'ouvris prématurément la lettre qu'il m'avait remise avant son départ. J'y trouvai tous les renseignements nécessaires sur sa destination. Je pris aussitôt l'avion pour l'Inde et j'atteignis sans encombre Hyderabad, puis Nagai Parkar... La suite, vous la connaissez...

Le visage de Bob Morane s'était fait grave. Non seulement il se demandait pour quelle raison le chef du Service secret américain avait été attiré lui aussi dans le refuge du Rann of Koutch, mais en outre le bref récit de Cynthia le rassurait de moins en moins sur leur sort à tous.

— Si vous voulez mon avis, dit-il à la jeune fille, on vous a attirée vous aussi dans un traquenard. Le tout n'est pas de savoir exactement pour quelle raison, mais d'éviter que le piège ne se referme définitivement sur vous... et sur nous en même temps... Filons...

Déjà, Bob Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart se détournèrent pour rejoindre l'endroit où ils avaient laissé le canot, mais Cynthia, elle, ne bougea pas.

— Non, dit-elle, en secouant la tête. Mon père est ici. Le corps du malheureux Goodis, qui l'avait accompagné, m'en fournit la preuve... Je dois retrouver mon père, à tout prix, le sauver... Peut-être ignore-t-il encore tout du sort qui l'attend...

— Cela m'étonnerait fort, fit Ballantine.

Bob hésita un instant avant de formuler sa pensée, mais il comprenait que le moment n'était pas aux tergiversations. Il savait en outre qu'il est bon parfois de porter le fer dans la plaie.

— Je crois que tout effort serait inutile, fit-il d'une voix ferme. À mon avis, Cynthia, votre père est mort à l'heure présente.

Une expression de panique passa sur le visage de l'Américaine. Successivement, elle interrogea Aristide Clairembart et Bill du regard, espérant qu'ils lui donneraient un espoir, mais le savant et Ballantine ne purent qu'approuver leur ami d'un signe de tête.

Pendant un moment, on put croire que la jeune fille allait faiblir, mais elle se reprit vite et ses mâchoires se durcirent.

— Que mon père soit mort ou non, lança-t-elle entre ses dents serrées, je ne puis l'abandonner. Et, s'il reste une chance pour qu'il soit encore en vie, je dois la tenter... Je continuerai donc seule...

Les trois amis échangèrent un rapide regard. Ils comprenaient qu'ils ne parviendraient pas à faire changer Cynthia d'avis. D'autre part, ils ne pouvaient ni l'emmener de force, ni l'abandonner.

— Continuer seule ? fit Morane. Pas question... Nous vous accompagnerons donc...

Elle eut un signe de dénégation.

— Je ne voudrais pas que vous vous croyiez obligés... commença-t-elle.

Clairembart l'interrompit.

— Nous ne faisons jamais que ce que nous avons envie de faire, Cynthia, dit-il doucement.

Bill Ballantine approuva.

— Et ce que nous faisons, enchaîna-t-il, nous le faisons à fond. Après tout, au départ, nous étions venus ici pour visiter le refuge de Ming. Rien n'est changé... N'est-ce pas, commandant ?

Morane ne répondit pas. Soigneusement, il inspectait la large allée, couverte de hautes herbes, menant au sommet de la butte, puis au bout d'un moment il dit :

— Commençons à grimper, mais sans oublier de nous entourer de toutes les précautions indispensables. Aucun d'entre nous, je pense, ne tient à être épingle comme un gros papillon...

Marchant l'un derrière l'autre, les trois hommes et Cynthia s'étaient mis à grimper le flanc de la colline. Morane, qui allait en avant, écartait à chaque pas les hautes herbes de la crosse de sa carabine, dont il se servait également pour tâter le sol, à la recherche d'éventuelles chausse-trappes. À deux reprises, l'arme accrocha une boucle de métal, ce qui fit aussitôt jaillir du sol un pal d'acier en tous points semblable à celui ayant embroché le malheureux Goodis.

— Ces pentes sont truffées de pièges de cette sorte, avait remarqué Bob, et il est probable que, sans l'expérience néfaste de Goodis, l'un de nous aurait péri de la même façon...

Grâce aux précautions dont ils s'étaient entourés, ils parvinrent tous sains et saufs au sommet de la colline. C'était un plateau assez vaste, d'où l'on avait une vue parfaite sur le Rann, dont les lagunes brillaient à l'infini, telles de gigantesques plaques d'argent incrustées d'émeraude par la végétation.

Le plateau lui-même était complètement dénudé, sauf à son centre, où se groupaient quelques banyans dont les branches, retombant vers le sol pour y prendre racines, s'étaient étroitement emmêlées, jusqu'à ce que les différents arbres ne puissent plus se distinguer l'un de l'autre. Autour de ce bosquet touffu, les bornes de pierre, dont il était parlé dans le mémoire de Ming, s'alignaient en un large cercle. Chacune de ces bornes était gravée d'un signe parfaitement visible, mais dont ni Bob Morane ni ses compagnons ne parvinrent à découvrir la signification. Au nombre de douze, elles semblaient assez vieilles ; cependant, l'œil exercé du professeur Clairembart n'eut aucune peine à déceler de fausses marques d'ancienneté.

— Malgré leur vétusté apparente, expliqua l'archéologue, ces bornes ont une origine relativement récente. Elles ont été rongées à l'acide, et l'humidité a fait le reste...

Bob Morane considérait d'un air sceptique la borne devant laquelle ils étaient arrêtés.

— Que ces pierres soient millénaires ou nouveau-nées, dit-il en hochant la tête, cela ne nous avance guère. Pour ouvrir l'entrée du refuge, il faut, en se rapportant au mémoire de Monsieur Ming, renverser les bornes suivant un ordre précis. Or, quel est cet ordre ?

— Nous ne tarderons pas sans doute à le savoir, dit Ballantine. N'oubliez pas, commandant, que le mémoire disait aussi qu'une fois cet endroit atteint, des instructions nous parviendraient... Nous en avons déjà reçues en prenant pied sur l'île. D'autres ne tarderont sans doute pas à nous parvenir... Tout ce que nous avons sans doute à faire pour le moment, c'est attendre...

Les prévisions de l'Écossais devaient se révéler exactes car il s'était tu depuis quelques instants à peine, que la voix de l'Ombre Jaune se fit entendre pour la seconde fois, jaillie on ne savait d'où.

— Jusqu'à présent, commandant Morane, dit-elle, vous avez triomphé de toutes les embûches dressées sur votre route, ce qui prouve une fois de plus que vous êtes bien digne de recueillir mon héritage scientifique...

La voix marqua une pause, pour reprendre au bout de quelques secondes :

— Il vous reste maintenant à pénétrer dans le refuge. Pour cela, il vous suffira de renverser les douze bornes, dans l'ordre que je vais vous indiquer, et dans nul autre. D'abord, la borne portant trois éclairs gravés, ensuite celle montrant un tau inscrit dans une étoile à six branches, puis...

La voix de l'Ombre Jaune continua à énumérer ainsi les bornes en les désignant par les signes qu'elles portaient. Le professeur, qui avait tiré de sa poche un carnet et un crayon, prenait des notes au fur et à mesure.

Quand rémunération eut pris fin, la voix continua :

— Il est indispensable de procéder dans cet ordre, car il ne sera possible de renverser la seconde borne que si la première l'a été avant elle, et ainsi de suite... Il faut les renverser en poussant de l'extérieur du cercle vers l'intérieur...

— Que se passera-t-il alors ? demanda Bob Morane à voix très haute, criant presque.

Il n'obtint pas de réponse, ce qui pouvait laisser croire que la « voix » n'entendait pas. Elle continuait d'ailleurs, sans paraître se soucier de l'interruption :

— Quand vous aurez pénétré dans le refuge, d'autres instructions vous seront encore données...

Ce fut le silence. Pendant quelques instants, les trois hommes et Cynthia Paget prêtèrent l'oreille, s'attendant à ce que la voix s'élevât à nouveau, mais il n'en fut rien. Finalement Morane se secoua, puis il haussa les épaules, en disant :

— Inutile de nous demander encore si cette voix est une voix d'outre-tombe enregistrée avant la mort de Ming, ou si au contraire... Nous ne pourrions répondre à cette question... Au point où nous en sommes, nous ne pouvons, de toute façon, que continuer... Commençons donc par renverser ces bornes, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire... Au travail, Bill...

Ils repérèrent la borne portant trois éclairs gravés, et Ballantine entreprit de la renverser en poussant vers l'intérieur du cercle. Elle s'abattit presque aussitôt, découvrant l'axe de métal autour de laquelle elle pivotait. La deuxième borne, celle marquée du tau inscrit dans une étoile à six branches, fut aisément repérée et renversée de la même façon.

La douzième borne s'abattit finalement, et les assistants reculèrent, comme s'ils s'attendaient à ce que le sol s'ouvrît soudain sous eux. Rien de semblable ne se passa cependant. De longues secondes s'écoulèrent même sans que rien ne se produisît, et Morane et ses compagnons commençaient à croire que, réellement, rien ne se produirait, quand un bruit se fit entendre : une sorte de ronflement qui, semblant issu des profondeurs du sol, allait rapidement en s'amplifiant.

Tout d'abord, rien d'autre ne se passa, et de nouvelles secondes s'écoulèrent. Soudain, Cynthia poussa une exclamation en désignant de la main le bosquet de banians.

— Regardez !... Les arbres !...

Tout le bosquet s'élevait lentement, d'une pièce, en même temps qu'une monstrueuse motte de terre circulaire. Tout d'abord, sur une épaisseur de deux mètres environ, on n'aperçut



que la tranche de cette motte de terre. Ensuite apparut l'épaisseur d'un plateau de métal sur lequel terre et arbres reposaient, plateau de métal prolongé lui-même par un épais pilier de vérin soutenant le tout...

Lorsque le vérin eut élevé l'énorme plateau à trois mètres environ au-dessus du sol, le bourdonnement cessa brusquement, ainsi que tout mouvement ascensionnel.

Bob Morane et ses compagnons s'approchèrent alors de la large excavation, pour se rendre compte aussitôt qu'un escalier permettait d'en atteindre le fond, où il s'enfonçait en spirale dans un puits circulaire.

Les voyageurs s'entre-regardèrent, hésitant à nouveau à s'engager plus avant dans l'aventure.

— Que faisons-nous, commandant ? interrogea finalement Ballantine.

Bob haussa les épaules.

— Je ne vois toujours pas ce que nous pourrions faire d'autre que continuer, dit-il. Qu'en pensez-vous, professeur ?

Le savant n'hésita pas un instant avant de répondre :

— Je pense comme vous, Bob ?

— Et vous, Cynthia ? demanda encore Morane.

— Je vous ai dit, fit la jeune fille, que j'étais venue ici dans le seul but de retrouver mon père... S'il est encore en vie... Je ne vois donc pas très bien pourquoi je reculerais...

Résolument, Morane posa un pied sur la première marche de l'escalier, en déclarant :

— Eh bien ! puisque nous sommes tous du même avis, la question est donc tranchée... Allons voir ce qu'il y a au fond de ce trou, même si cela devait nous mener aux Enfers...

Pendant de longues minutes, l'escalier en spirale, éclairé par une lumière diffuse, venue on ne savait d'où, mena Bob Morane, Bill Ballantine, le professeur Clairembart et Cynthia Paget dans les entrailles du sol. Ils devaient avoir atteint un niveau fort en dessous du marécage, quand ils débouchèrent dans une assez large rotonde, de vingt mètres de diamètre environ, dont les parois semblaient constituées uniquement d'un métal brillant, vaguement translucide. Mais ce qui était surtout extraordinaire

dans son aspect, c'était le fait que, à part l'ouverture où débouchait l'escalier, elle ne comportait pas la moindre issue. La clarté douce, sans source apparente, qui y régnait, comme dans l'escalier, était assez intense pour que l'on pût distinguer les moindres détails mais, en dépit de tous leurs efforts, les trois hommes et la jeune fille ne purent discerner la moindre solution de continuité dans les parois lisses.

— C'était bien la peine de nous donner tant de mal pour nous fourvoyer dans un cul-de-sac, dit Bill Ballantine. Autant nous en retourner...

Le géant avait déjà fait volte-face pour gagner l'escalier, mais ce geste de retraite fut soudain interrompu. La lumière avait baissé et, au fond de la rotonde, un homme était apparu, entouré d'un halo. C'était un individu de haute taille, vêtu à la façon d'un clergyman et au crâne complètement rasé. Sa large face à la peau olivâtre montrait des traits mongoloïdes très accusés : pommettes saillantes, nez épaté, paupières bridées. Mais c'étaient ses yeux qui frappaient surtout ; des yeux aux prunelles d'ambre clair, terriblement fixes, comme ceux des tigres ; des yeux où jamais la pitié ne devait briller, mais où se reflétait toute la ruse du monde. On devinait que cet homme était prodigieusement intelligent, mais aussi redoutable à l'extrême. Tout de suite, Bob Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart l'avaient reconnu. Ils étaient en présence de l'Ombre Jaune, alias Monsieur Ming.

Durant quelques secondes, le terrible Mongol considéra Bob Morane de ses yeux jaunes, qui jamais ne cillaient. Puis, soudain, il éclata de rire, ce qui découvrit des dents carnassières, blanches comme la porcelaine la plus pure et qui, certainement, auraient été capables de broyer des os.

Quand cet accès d'hilarité se fut calmé, Ming parla.

— Soyez les bienvenus dans mon antre, honorable prisonnier, dit-il. Car vous êtes mon prisonnier, commandant Morane...

Monsieur Ming s'interrompit et, presque aussitôt, un bourdonnement déjà entendu précédemment se fit entendre.

— L'ouverture ! sursauta Ballantine. Elle se referme !... Sauvons-nous avant qu'il ne soit trop tard...

— Trop tard, Bill, trancha Morane. Avant que nous ayons atteint le sommet de l'escalier, la retraite nous sera coupée...

Cependant, toujours entouré, tel un mauvais ange, de son halo, l'Ombre Jaune avait repris la parole, s'adressant plus particulièrement à Bob.

— Vous avez cru, commandant Morane, disait-il, que je vous avais fait l'héritier de mes découvertes scientifiques, et vous avez mordu à l'appât que je vous tendais... Vous êtes en mon pouvoir à présent, et vous ne m'échapperez pas...

Cette déclaration ne provoqua nul étonnement chez Bob et ses deux amis, car ils avaient toujours envisagé la possibilité d'un piège. Au contraire, à se trouver ainsi devant une situation nette, ils se sentaient comme rassurés, et plus forts aussi.

À nouveau, l'Ombre Jaune avait éclaté de rire.

— Vous êtes en mon pouvoir, commandant Morane, répétait-elle. En mon pouvoir !... Ah ! Ah ! Ah ! Ah !... Désormais, plus rien ne pourra vous sauver... Et la mort que je vous réserve n'aura rien de bien enviable, je vous le garantis... Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Une soudaine colère empoigna Ballantine qui, soudain, épaula sa carabine, visant Ming. De la main, Bob obligea l'Écossais à abaisser son arme.

— Inutile, mon vieux Bill. On ne tue pas une image...

Rapidement, Morane marcha vers Monsieur Ming et, quand il fut à proximité, il brandit sa carabine par le canon et l'abattit violemment sur le Mongol. Rien ne se passa alors suivant la logique des choses. L'Ombre Jaune ne s'écroula pas. Elle fut, plutôt, *comme effacée*.

Quand la crosse de la carabine avait atteint Ming, il y avait eu un grand fracas de verre brisé et là où, quelques instants plus tôt, se dressait, dans son halo de lumière, le redoutable personnage, il n'y eut plus dans la paroi qu'un grand trou aux bords dentelés.

Les derniers morceaux de verre avaient à peine cliqueté sur le sol, que la voix de Monsieur Ming reprit :

— Je vais devoir vous quitter, commandant Morane. Quand j'aurai disparu, un passage s'ouvrira devant vous, et vous

n'aurez plus qu'à le suivre aussi loin que vous pourrez, c'est-à-dire jusqu'à la mort... Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

## 12

— Ainsi, fit le professeur Clairembart, après qu'un long silence eut pesé sur ses compagnons et lui, nous avons été victimes d'un jeu de glaces...

— Quelque chose dans le genre, approuva Bob Morane. L'image de Ming était sans doute projetée sur un miroir sans tain. Par quel procédé ?... Je l'ignore... Une chose est certaine cependant, c'est que toute cette mise en scène a été organisée de longue date...

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer cela, commandant ? interrogea Ballantine.

— Les dernières paroles de Ming, répondit Morane. N'oublie pas, Bill, qu'il a affirmé que, quand il aurait disparu, un passage s'ouvrirait devant nous, c'est-à-dire à l'endroit où il se trouvait, puisque nous lui faisons face... Or, au moment où ces mots étaient prononcés, j'avais justement déjà ouvert, d'un coup de crosse, le passage en question, et l'Ombre Jaune – ou tout au moins son image – a continué à parler comme si rien n'était. Donc non seulement tout était préparé longtemps à l'avance, les paroles enregistrées, mais aussi Ming n'avait pas prévu de modifier ses déclarations selon le cours des événements. Il ne pouvait en effet se douter, à l'origine, que j'allais briser le miroir sans tain à coups de crosse...

— Il faudrait donc déduire de tout cela, dit Clairembart, que Ming n'a pas connaissance de ce qui se passe ici. S'il est vivant, cela m'étonnerait plutôt...

— Donc, il est bien mort, conclut Ballantine, et nous sommes en quelque sorte victimes d'une vengeance posthume...

Mais Morane ne semblait pas aussi pressé de conclure.

— Il est possible, fit-il, que tout fût si parfaitement réglé, que l'Ombre Jaune n'a pas cru bon de prendre des précautions inutiles. Et elle a eu raison puisque, de toute façon, nous sommes tombés dans le piège qui s'est refermé sur nous...

— Et si nous allions malgré tout voir là-haut proposa Bill. La trappe est peut-être demeurée ouverte... Qui sait ?

Bob haussa les épaules.

— Si tu veux te fatiguer inutilement, mon vieux, à ta guise. Va voir là-haut ; tu peux être certain de te heurter à un bec... Prenons plutôt le chemin qui nous a été tracé par Monsieur Ming... et mon coup de crosse...

— Ce chemin qui, toujours selon Monsieur Ming, nous mènera à la mort, fit remarquer Clairembart.

Morane sourît paisiblement, à croire que le mot « mort » ne lui faisait aucun effet.

— Vous savez, professeur, que j'ai toujours aimé prendre le diable par les cornes.

Personne ne répondit mais, quand Bob se dirigea vers l'ouverture béant dans la paroi de verre, tous le suivirent, même Cynthia qui, si elle n'avait pas soufflé mot depuis leur entrée dans le souterrain, n'en était pas pour autant moins décidée à continuer jusqu'au bout.

Le large corridor dans lequel ils pénétrèrent était, comme la rotonde qu'ils venaient de quitter, éclairé par une lumière dont la source demeurait invisible. Ils y marchèrent durant cinq minutes environ, dans un silence troublé seulement par le bruit de leurs pas. Leurs armes prêtes, ils se tenaient en mesure de faire face à tout danger, mais rien ne se produisit ; le corridor demeura silencieux et désert.

Tandis que, devant eux, ce corridor se continuait, une porte, fermée par deux battants, se découpa dans la paroi, sur leur gauche.

Comme ils atteignaient la hauteur de la porte, un des battants, commandé sans doute par une cellule au sélénium, s'ouvrit automatiquement, et ils purent plonger leurs regards, dans une salle étroite, éclairée de la même façon que la rotonde et le corridor. Contre la muraille du fond, cinq hommes étaient enchaînés. Quatre d'entre eux étaient des Européens, le cinquième un Asiatique, probablement un Chinois.

En apercevant les cinq hommes, un profond effarement s'était emparé de Bob Morane et de Bill Ballantine car, parmi les quatre Européens, ils avaient reconnu Sir Archibald Baywatter,

*commissioner* de Scotland Yard, et le colonel Jouvert, chef du 2<sup>e</sup> Bureau français, qu'ils avaient essayé de contacter avant leur départ de Paris. Or, on s'en souviendra, d'après les renseignements qu'ils avaient pu réunir, le colonel Jouvert se trouvait en mission en Asie ; quant à Sir Archibald, il voyageait en Orient. Rien ne s'opposait donc à ce qu'ils se trouvassent dans le Rann of Koutch ; pourtant, on comprendra que leur présence dans le refuge souterrain de l'Ombre Jaune avait de quoi surprendre les trois amis.

Cynthia Paget, elle, avait réagi différemment. Au lieu de marquer de la surprise, elle avait été saisie soudain d'une incontrôlable frénésie et, bousculant Morane, auprès de qui elle se tenait, elle s'était précipitée à travers la pièce, vers un des deux Européens inconnus, en criant :

— Père !... Père !... Je savais que je vous retrouverais vivant !...

Tandis que la jeune fille et l'homme s'étreignaient, Bob Morane n'eut aucune peine à deviner que le personnage en question n'était autre que le colonel Arnold Paget, du Service secret des États-Unis.

« Trois agents secrets en même temps, songea Morane, c'est vraiment trop pour que cela soit naturel... J'aimerais connaître l'identité des deux hommes qui demeurent inconnus... »

En remuant cette dernière pensée, Bob avait glissé son revolver entre le chambranle et la porte, pour éviter que cette dernière ne se refermât. Ensuite, il pénétra dans la pièce, à la suite de ses amis.

À l'approche des nouveaux venus, l'embarras s'était marqué sur le beau visage grave de Sir Archibald Baywatter.

— Eh !... Eh !... Sir Archibald, ironisa Morane, il me semble que l'on joue son petit cavalier seul...

L'embarras du Britannique sembla aller croissant, et un peu de rouge monta à ses joues.

— Vous savez ce que c'est, Bob... J'ai reçu des ordres... Tout cela devait demeurer top-secret... Croyez que j'aurais aimé vous tenir au courant des événements, surtout qu'il s'agissait de l'Ombre Jaune et que nous l'avons toujours combattue

ensemble... Pourtant, les ordres venaient de trop haut pour que...

Morane éclata de rire, interrompant le chef du Yard.

— Voilà ce que c'est qu'être cachottier, Sir Archibald. Voyez où cela vous a mené : à être enchaîné à cette muraille tel un esclave de Carthage.

Il se tourna vers le colonel Jouvert, auquel il demanda à son tour :

— Et vous, colonel, votre mission était-elle également secrète ?

Le visage de Jouvert s'était renfrogné. Jadis, ses relations avec Bob avaient été un peu tendues et si, par la suite, ils étaient demeurés en bons termes, il y avait toujours eu, chez le chef du 2<sup>e</sup> Bureau, une légère rancœur envers l'aventurier dilettante, sans maître ni préjugés, guidé par son seul respect du bon droit, qu'était Morane<sup>2</sup>.

— Ma mission était également secrète, en effet, se contenta de répondre Jouvert, d'une voix hargneuse.

Sans paraître se soucier de l'attitude de Jouvert, Bob Morane se tourna cette fois vers le quatrième Européen, inconnu celui-là, et vers l'Asiatique, pour dire :

— Bien entendu, je suppose, messieurs, que ce n'est pas le seul hasard qui vous a conduits ici... Mais laissez-moi me présenter. Je m'appelle Bob Morane...

L'Européen et le Chinois s'étaient redressés dans leurs chaînes. Ils s'inclinèrent légèrement, avec une raideur toute militaire, pour dire l'un après l'autre, en un anglais approximatif :

— Commandant Nicolas Strygine...

— Major Kien Tseu...

À l'énoncé de ces deux noms, Bob Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart échangèrent des regards lourds d'inquiétude, car ils connaissaient de nom le commandant Strygine et le major Kien Tsen, qui étaient tous deux de grosses légumes respectivement dans les Services secrets soviétiques et chinois, dont ils étaient peut-être même les chefs. Avec Jouvert,

---

<sup>2</sup> Voir Oasis K ne répond plus (M.J. n°50).



Sir Archibald Baywatter et le colonel Paget, cela faisait cinq manitous de l'espionnage ou du contre-espionnage mondial enfermés, enchaînés, dans une même pièce. C'était trop !... Beaucoup trop !...

Pendant que Bill Ballantine, faisant appel à toutes ses connaissances de mécanicien et de serrurier, s'acharnait, avec les outils de fortune qu'il possédait, à libérer les prisonniers, Bob Morane songeait aux raisons qui avaient pu réunir lesdits prisonniers. Le plus simple aurait été de leur demander des explications, bien sûr, mais il devinait que tous se retrancheraient derrière le secret de leur mission respective. Cependant, Bob avait son idée sur le but de ces missions, et il jugea que la façon la plus aisée de faire parler Sir Archibald et ses compagnons de captivité serait de leur relater les circonstances à la suite desquelles le professeur, Bill et lui-même avaient été amenés à se lancer dans cette étrange aventure.

Lorsque les cinq captifs, libérés par les soins opiniâtres de Ballantine, eurent retrouvé complètement l'usage de leurs mouvements, Bob Morane les mit rapidement au courant des événements qui s'étaient déroulés depuis la fameuse nuit de Dordogne, et au fur et à mesure qu'il parlait, la surprise se lisait, toujours plus nettement, sur les visages de ses interlocuteurs.

Quand Bob se tut, une grimace amère déformait les traits graves, et d'habitude si impavides, de Sir Archibald Baywatter.

— Tout ceci est un coup monté, murmura le *commissioner* du Yard d'une voix désespérée. Nous avons tous été pris au même appât. Moi-même, un peu avant vous, Bob, j'ai reçu un leg identique de Ming. J'en ai référé aussitôt au Foreign Office et j'ai reçu l'ordre de récupérer sans retard le fabuleux héritage scientifique...

— Il en a été de même en ce qui me concerne, avoua le colonel Jouvert.

Il y eut un très long silence, puis le commandant Strygine hocha la tête de bas en haut.

— Ming m'a aussi transmis son héritage scientifique, reconnut-il.

— À moi également, dit Paget.

Tous les regards étaient à présent tournés vers le major Kien Tseu. Celui-ci demeurait impassible, et il ne semblait pas qu'il fût disposé à parler à son tour. Finalement cependant, ses lèvres remuèrent, et il laissa tomber, comme à regret :

— Moi aussi reçu héritage...

Morane sourit un peu de travers, comme si on venait de lui raconter une histoire amère, mais drôle malgré tout.

— Et je parie, fit-il, que tous vous avez combattu l'Ombre Jaune. En ce qui concerne Sir Archibald, j'ai toutes les assurances à ce sujet. Pour les autres...

Le colonel Jouvert, Arnold Paget, le commandant Strygine et le major Kien Tseu hochèrent la tête affirmativement, sans se concerter.

— Au 2<sup>e</sup> Bureau, expliqua le Français, je m'occupais spécialement du dossier Ming.

— Et moi aux États-Unis, fit Paget.

— J'avais le même rôle à Moscou, dit à son tour le Russe.

— Moi chargé par Honorable Gouvernement mener lutte contre Ombre Jaune, zezaya le Chinois.

— Et le commandant, le professeur et moi-même avons plus d'une fois joué de mauvais tours à cet épouvantait de Mongol, ajouta Bill Ballantine d'une voix sombre...

— Et c'est pour cette unique raison sans doute, parce que tous nous avons combattu Monsieur Ming, que nous nous trouvons réunis ici, enchaîna Clairembart.

Bob Morane approuva de la tête.

— Ming a accompli-là un magistral coup de filet. En nous appâtant tous de la même façon, il a réuni dans un même piège ses plus dangereux adversaires, c'est-à-dire les hommes auxquels cinq grandes nations – les cinq puissances mondiales – avaient confié la mission de le combattre, et mes compagnons et moi-même qui, au cours de ces dernières années, lui avons pas mal fait tirer la langue...

— Que veut-il faire de nous ? interrogea le colonel Jouvert. Car il est toujours en vie, n'est-ce pas ?

— Il est toujours en vie, assura Morane avec force. Quant à ce qu'il veut faire de nous ?... Son dessein est clair ; il veut nous

tuer tous. De cette façon, il se sera débarrassé, d'un seul coup, de ses plus redoutables ennemis...

Un grand éclat de rire, aussi forcé que possible, échappa à Bill Ballantine.

— Et dire que nous nous sommes jetés tête baissée dans ce traquenard !

— Reconnaissons, Bill, dit doucement le professeur Clairembart, que nous avons toujours envisagé la possibilité d'un piège, et que nous n'avons non plus jamais cru tout à fait à la mort de l'Ombre Jaune...

Cette remarque de l'archéologue rasséréna un peu Morane et Bill qui, ainsi, n'avaient plus tout à fait l'impression d'avoir été dupes de leur ennemi. Pourtant, ils ne devaient pas se réjouir longtemps de cette constatation car, une fois de plus, la voix de Monsieur Ming s'éleva, venant toujours on ne savait d'où, et tous surent qu'elle allait à présent sonner pour eux tel un glas.

## 13

Tous les prisonniers, assis à même le sol, contre la muraille, écoutaient maintenant, le visage tendu, les nerfs à fleur de peau, cette voix venant, semblait-il, d'un autre monde.

— Vous voilà tous réunis en mon pouvoir, disait Ming, et cela tel qu'en a décidé ma volonté. Vous avez eu tort de croire à ma mort car, vous auriez dû le savoir, l'Ombre Jaune ne peut pas mourir, ou alors le monde périrait avec elle... Mais vous tous allez mourir, maintenant que vous voilà tombés dans mon piège... Ce refuge ne m'est plus d'aucune utilité, et j'ai pris la résolution de le détruire, avec vous dedans. Des charges d'explosif sont disposées en des endroits choisis, et un mécanisme d'horlogerie les fera sauter toutes en même temps. Quand ? Dans dix minutes ?... Dans une heure ?... Dans un jour ?... Je pourrais vous le dire avec précision, mais je n'en ferai rien, préférant vous laisser l'avantage de la surprise... Quant à moi, débarrassé de mes adversaires les plus acharnés, je pourrai continuer mon œuvre en toute sécurité... Adieu...

La voix se tut. Dans les paroles de Ming, il n'y avait eu ni tirade triomphale, ni insulte, ni mépris pour les ennemis vaincus, et cela – cette simplicité, ce dépouillement dans les termes – donnait encore plus de poids à la menace.

Les renseignements que Ming venait de fournir n'avaient en rien surpris les prisonniers, puisque Bob Morane avait, quelques minutes auparavant, effectué des déductions qu'ils ne faisaient que corroborer. Mais ce qui écrasait surtout Morane et ses compagnons d'infortune, c'était l'annonce d'une mort certaine – car on ne pouvait supposer que l'Ombre Jaune eut bluffé –, et surtout l'incertitude de l'instant auquel elle se produirait. À tout moment, les charges dont avait parlé Ming pouvaient exploser, mais cela pouvait durer des heures. Des heures d'attente douloureuse qui ne manqueraient pas de

mener au désespoir, de changer chaque seconde en instrument de torture perfectionné.

Personne, des huit hommes et de la jeune fille, n'avait soufflé mot depuis que la voix de l'Ombre Jaune s'était tue. Tous les sens tendus jusqu'à en ressentir de la douleur, ils attendaient la déflagration qui en même temps que le refuge, les anéantirait.

Ce fut Cynthia qui, la première, perdit contenance. Ses nerfs la lâchèrent soudain. Elle frissonna, poussa un gémissement et se raccrocha tout à coup au major Paget, en demandant :

— Nous n'allons pas mourir, n'est-ce pas, père ?... Nous n'allons pas mourir...

Paget sembla avoir vieilli soudain. Il s'était tassé sur lui-même et son visage s'était creusé, marqué de mille rides jusqu'alors invisibles, comme si le temps avait marché plus vite pour lui. Tout ce qu'il put dire fut :

— Courage, ma petite fille... Courage... Je...

Il s'interrompit, mais Bob devina ce que l'Américain avait été sur le point d'avouer à Cynthia. C'était lui qui, trop légèrement peut-être et croyant sans doute impressionner Ming, avait, une fois au pouvoir de celui-ci, parlé de la lettre d'explication qu'il avait laissée. Alors, l'Ombre Jaune, pour ne pas courir de risques inutiles en laissant la vie à un témoin gênant, avait à son tour attiré la jeune fille dans le piège.

Bob Morane possédait assez de sens humain pour comprendre les sentiments qui animaient ce père qui, au fond de lui-même, devait s'accuser d'être le responsable de la mort prochaine de sa fille. Pourtant, il ne fallait pas que cette mort se produise, ni celle des autres captifs. Morane comprenait qu'il fallait faire quelque chose pour les sauver, et ses amis et lui en même temps...

Faire quelque chose ?... Cela tombait sous le sens, mais que pouvait Bob, enfermé qu'il était, avec les autres captifs, dans le piège dont toutes les issues, on ne pouvait en douter, étaient hermétiquement closes ?

Ayant ainsi conscience de son impuissance, le Français sentait le désespoir l'envahir lentement. Il regrettait de ne pas avoir suivi les conseils de Tania Orloff quand ses compagnons et lui avaient entendu pour la dernière fois sa voix, peu après avoir

pris pied sur l'île. Mais Clairembart, Bill et lui-même avaient préféré suivre Cynthia Paget pour la protéger contre tout danger, et il n'y avait pas à revenir en arrière.

Serrant les poings, Bob Morane tenta de reprendre toute son emprise sur lui-même, et il y parvint après quelques secondes d'efforts. Peut-être, après tout, ne fallait-il pas désespérer trop vite. L'anéantissement du refuge et de ceux qui y étaient enfermés ne se produirait sans doute pas immédiatement. En y réfléchissant bien, Monsieur Ming n'était pas homme à mettre fin trop rapidement aux affres dans lesquelles se débattaient ses adversaires vaincus ; Morane le connaissait trop bien pour ignorer qu'il était plutôt du genre « chat s'amusant avec une souris ».

Lentement, Bob porta ses regards vers le professeur et Bill Ballantine, et il lut sur leurs visages une détermination semblable à la sienne. Ce fut Clairembart qui concrétisa leur pensée commune.

— Ne demeurons pas inactifs, dit l'archéologue d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. Faisons quelque chose pour sortir d'ici... N'importe quoi...

— N'importe quoi ! fit amèrement le colonel Jouvert. Voilà un plan bien peu précis, professeur... De toute façon, vous savez bien que tout sera inutile...

— Peut-être, dit Bill Ballantine sur un ton un peu agressif, en secouant sa lourde tête rousse, à la façon d'un taureau qui va foncer. Pourtant, il ne sera pas dit que nous nous laisserons exécuter sans rien tenter...

— Bill a raison, approuva Morane. Il nous faut tout risquer pour sortir d'ici... Cherchons une issue...

Sir Archibald Baywatter connaissait bien Bob Morane, pour avoir, à de nombreuses reprises, combattu l'Ombre Jaune en sa compagnie. Il le regarda droit dans les yeux, pour demander :

— Êtes-vous sûr que nous trouverons cette issue à temps, Bob... si elle existe ?

Morane passa et repassa les doigts de sa main droite, ouverte en peigne, dans la brosse drue et noire de ses cheveux, ce qui était chez lui un signe d'incertitude ; mais ce fut néanmoins d'une voix assurée qu'il répondit :

— Je l'espère, commissaire, je l'espère... S'il y en a une, nous la trouverons...

Cette affirmation, toute gratuite, parut soudain rendre un peu d'espérance à Cynthia qui, si courageuse peu de temps auparavant en face du danger, s'était au contraire abandonnée à la peur devant la promesse d'un proche trépas. Pouvait-on raisonnablement lui en faire le reproche ? Elle était très jeune, et la vie à laquelle elle était promise la lui faisait fortement chérir.

La jeune fille s'était approchée de Morane et, lui saisissant une main entre les deux siennes, elle avait demandé, d'une voix angoissée :

— Croyez-vous qu'il y ait encore un espoir, Bob ?... Croyez-vous vraiment ?...

Il y avait tant de ferveur dans la voix de Cynthia que Morane eut peur, s'il la berçait d'une vaine espérance, de la décevoir par la suite. Pourtant, pouvait-il lui dire que tout était perdu, que jamais ils ne réussiraient à quitter le refuge et qu'ils seraient tous anéantis en même temps que lui ? En dépit de sa répugnance à ne pas faire apparaître la situation sous son vrai jour, Bob allait se résoudre à la première solution quand, soudain, la voix de l'Ombre Jaune s'éleva à nouveau. Cette fois cependant, Ming parla rapidement, comme si le temps comptait autant pour lui que pour les captifs, il disait :

— Commandant Morane... Au fond de ce refuge existe une salle de commandes permettant d'ouvrir toutes les issues... Il vous faut atteindre cette salle... et peut-être aurez-vous encore le temps de fuir avant le moment fatal... Mais il est probable que vous aurez à surmonter quelque obstacle avant d'y parvenir... Vous réussirez, je le sais, car vous n'êtes pas une petite fille... *Vous n'êtes pas une petite fille...* Hâtez-vous !... Hâtez-vous !...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea Ballantine. Ming nous condamne à mort, et voilà qu'à présent il nous donne des conseils pour fuir...

— C'est encore là quelque nouvelle diablerie, grogna le colonel Jouvert. Sans doute cela fait-il partie du jeu du chat et de la souris...

Bob Morane n'était pas loin de partager cet avis. Cependant, quelque chose le faisait hésiter : le ton qu'avait pris Ming pour prononcer ces dernières phrases. Quelque chose n'allait pas dans cette voix. C'était celle de l'Ombre Jaune et, en même temps, ce n'était pas la sienne. Le débit heurté, hâtif, comme si les mots étaient prononcés à la sauvette, intriguait surtout Morane. Et puis, il y avait cette insistance sur « *Vous n'êtes pas une petite fille* »...

C'est dans cette phrase répétée et plutôt énigmatique que Bob trouva la solution qu'il cherchait. « Tania ! pensa-t-il. D'une façon ou d'une autre, elle a imité la voix de son oncle pour nous donner cet ultime conseil sans risquer d'être découverte... » En effet, Bob Morane avait l'habitude d'appeler Tania Orloff « petite fille », non par condescendance, mais plutôt par autodéfense, pour masquer sous une feinte désinvolture la faiblesse qu'il ressentait pour elle. En répétant ainsi, par deux fois, la phrase « vous n'êtes pas une petite fille », elle voulait sans doute signer ses paroles.

Sur ces déductions, la décision de Morane fut rapide. Il se redressa d'un bond de la position assise qu'il avait prise, et il dit d'une voix incisive :

— Il nous faut au plus vite trouver cette chambre de commandes !

Tous le considérèrent avec crainte, comme s'ils le croyaient devenu fou.

— Croyez-vous, Bob, demanda Archibald Baywatter, qu'il serait prudent de suivre le... conseil de Ming ?... S'il s'agissait d'un nouveau piège ?

Le Français secoua énergiquement la tête.

— Il ne s'agit pas d'un piège, assura-t-il. J'en ai la conviction... Mais nous n'avons que trop tardé... Mettons-nous à la recherche de la salle de commandes...

Sans se soucier si ses compagnons le suivaient ou non, il se détourna et gagna le corridor. Tous, avec plus ou moins de bonne volonté, le suivirent. Résolument, Morane marcha dans la direction opposée à celle d'où le professeur Clairembart, Cynthia Paget, Bill Ballantine et lui-même étaient venus. Au bout d'une trentaine de mètres, le corridor faisait un coude,



pour aboutir, vingt mètres plus loin encore, à une salle dont la porte était ouverte et qui, comme tout à l'intérieur du refuge, était éclairée par la même lumière diffuse, sans source apparente. Le lourd battant métallique, rabattu, ne révélait qu'une portion restreinte de la pièce, mais on pouvait distinguer les reflets de manettes nickelées, les cercles brillants de quelques cadrans.

— La salle de commandes ! s'exclama Clairembart. Elle existe donc bien !...

Une soudaine joie s'empara des membres de la petite troupe, jusqu'alors réticents.

— Qu'attendons-nous ? fit le colonel Jouvert. Courons...

— Pas si vite ! lança Morane d'une voix tranchante. Regardez là...

Il désignait une masse sombre, haute de deux mètres cinquante environ et large en proportion, appuyée à la muraille, entre l'entrée de la salle et l'endroit où se trouvaient les fuyards. Cela avait la forme d'un homme gigantesque, aux membres et au corps façonnés dans du métal bleui ; la tête, en forme de cône tronqué, n'avait ni bouche ni yeux et était marquée uniquement de six petits hublots garnis d'épaisses lentilles et rangés deux par deux.

— On dirait une armure de chevalier moyenâgeux ! dit Ballantine.

— L'armure d'un géant alors, glissa Clairembart. Mais Bob s'empressa de corriger :

— Il s'agit plutôt d'un robot... Si vous voulez mon avis, nous sommes en présence du gardien de la salle de commandes...

— Sans doute est-il hors d'usage ? supposa Sir Archibald Baywatter. Il ne bouge pas... Si nous tentions de passer...

De toute façon, le temps pressait et il n'était pas question de se laisser intimider par une mécanique inerte.

— Continuons à avancer, décida Morane.

Ils se remirent en marche, tout en ne cessant de surveiller le monstre de métal. Cependant, ils avaient à peine franchi quelques mètres que, là-bas, dans la salle, il y eut une série de déclics, tandis qu'une lampe rouge, dont on ne distinguait que les reflets, se mettait à clignoter. Presque en même temps, le

robot tressaillit et les six hublots pratiqués dans son masque inerte se mirent à clignoter à leur tour, mais d'une lumière verte.

Et, soudain, toute la lourde structure métallique se dressa sur ses jambes épaisses et tripodes, tandis que six longs bras, jusqu'alors allongés le long du tronc et terminés par de prodigieuses griffes de fer, se déployaient, barrant le corridor sur toute sa largeur.

## 14

Dressé telle une monstrueuse statue de Çiva aux multiples bras et soudain animée par un charme magique, le colosse d'acier s'était mis à progresser lourdement, sur ses trois pieds, en direction des hommes et de Cynthia. Bob, Bill et le professeur Clairembart avaient braqué leurs carabines sur le monstre.

— Visons les yeux, recommanda Morane.

Tous trois ajustèrent les petits hublots, clignotant d'une lumière verte, qui trouaient la face de métal bleui. Les trois coups de feu se confondirent, et chacun dut atteindre son but, car Morane et ses deux amis étaient d'excellents tireurs. Pourtant, rien ne se passa : les yeux-hublots continuèrent à clignoter, intacts, tandis que le robot continuait à avancer comme si de rien n'était.

— Il est à l'épreuve des balles ! cria Bill.

La brute mécanique avançait toujours, en fauchant l'air de ses six bras qui se mouvaient de droite à gauche à la façon de gigantesques fléaux d'arme. Il n'était plus qu'à deux mètres des fuyards.

— Reculons, recommanda Bob, sinon il va nous massacrer...

Sans se détourner, tandis que le robot continuait à progresser lentement vers eux, les huit hommes et la jeune fille rétrogradèrent. Et, soudain, comme ils atteignaient l'endroit d'où, tout à l'heure, ils avaient aperçu le robot, ce dernier s'immobilisa, comme s'il s'était heurté à une muraille.

Se demandant ce qui provoquait cette soudaine immobilité de l'automate, les captifs demeurèrent un instant interdits. Morane crut cependant avoir trouvé une explication au phénomène.

— Remarquez, dit-il, que la lumière rouge, là-bas, dans la salle de commandes, a cessé elle aussi de clignoter. Assurément, son fonctionnement doit être couplé à celui du robot. Quand

nous atteignons un certain endroit du corridor, nous coupons un rayon invisible, ou un champ magnétique, ce qui déclenche le mécanisme. Quand nous avons, en reculant, recoupé ce rayon lumineux ou ce champ magnétique, le même processus a eu lieu, mais à l'envers... Il est donc évident que le robot est là pour interdire l'accès de la chambre de commandes ; il faut donc à tout prix atteindre celle-ci...

— Mais comment ? demanda Cynthia. Avec ses six bras, ce monstre barre toute la largeur du couloir :...

Bob parla rapidement, car le temps pressait ; à tout moment, les charges dont avait parlé l'Ombre Jaune pouvaient exploser, détruisant le refuge et ceux qui s'y trouvaient prisonniers.

— Vous allez tous faire mine de vouloir passer vers la gauche. Le robot tentera de vous barrer la route...

J'essaierai alors de me glisser le long du mur de droite... Allons-y... Le temps presse...

Tous se rendaient compte que, réellement, l'instant était critique, qu'ils jouaient leurs vies ; aucun des compagnons de Bob ne discuta donc la décision de ce dernier. Ils se portèrent vers la gauche et se dirigèrent vers l'automate...

Les événements devaient prouver que Morane ne se trompait pas car, à peine ses compagnons avaient-ils franchi deux mètres que le robot se remit en action. Ses six bras articulés se tendirent vers les sept hommes et Cynthia, afin de leur barrer le passage, de les saisir s'ils faisaient mine de vouloir passer malgré tout. C'était ce que Morane attendait. Avec la détente d'un coureur de cent mètres, il bondit en avant, en rasant la muraille de droite. Son élan avait été foudroyant, mais les réactions du monstre mécanique, commandées sans doute électriquement par des champs magnétiques, qui lui faisaient comme autant d'antennes invisibles, ne le furent pas moins. Comme Bob arrivait à la hauteur du robot, un bras de métal balaya l'air dans sa direction, et il eut juste le temps de se courber pour éviter la puissante griffe d'acier qui, manquant son but, alla écorcher la paroi du corridor, à l'endroit précis où, quelques fractions de secondes plus tôt se trouvait la tête de Morane.

Celui-ci cependant était passé. De toute la vitesse dont il était capable, il continua à foncer en direction de la salle de commandes, où les reflets de la lumière rouge continuaient à clignoter.

Derrière, le robot devait s'être lancé à la poursuite de Bob, car ce dernier entendait, dans son dos, sa marche pesante. Pourtant, Morane savait que la lourde machine ne pouvait lutter de vitesse avec lui. D'ailleurs, il avait atteint la salle de commandes. Courant toujours, il s'y engouffra, cherchant aussitôt des yeux la source de lumière rouge. Il la trouva immédiatement : une grosse ampoule qui clignotait au centre d'un tableau muni d'un seul interrupteur à levier. Déjà, Bob Morane n'avait plus qu'une idée : abaisser le levier et, peut-être, ainsi, arrêter le robot, qui ne devait plus être maintenant qu'à quelques mètres de l'entrée de la salle.

Tous les muscles bandés, Morane s'apprêtait à bondir vers le tableau quand, alors seulement, il vit, dans un coin de la pièce, un autre monstre de métal, en tous points semblable au premier, et qui roulait vers lui sur ses jambes tripodes, en clignant de ses six yeux verts.

Durant un bref instant, Bob Morane était demeuré épouvanté par l'apparition de ce nouvel adversaire, contre lequel, il le savait, il lui eût été impossible de lutter. Et, derrière lui, il entendait la lourde démarche du premier robot, tout proche à présent.

En un éclair, Bob comprit qu'il n'avait qu'une chance de s'en tirer : abaisser la manette avant que les brutes métalliques ne soient sur lui.

« Il faut que j'y parvienne ! songea-t-il. Il faut que j'y parvienne ! »

Deux mètres à peine le séparaient du second robot quand il se propulsa en avant, en un sursaut désespéré. Six bras se tendirent vers lui, mais sans le toucher, et il atteignit le tableau au moment même où une énorme griffe d'acier se levait au-dessus de lui pour l'anéantir. Mais, déjà, il avait saisi la manette à pleine main et l'abaissait, tout en rentrant la tête dans les épaules, s'attendant à tout moment à être écrasé sous la

prodigieuse poigne de l'automate. Rien de semblable ne se produisit cependant. Le clignotant rouge s'était éteint, et le robot, ses multiples yeux verts soudain morts, s'était immobilisé, le bras, qui allait frapper, encore levé.

Se tournant vers la porte, Bob Morane y aperçut l'épaisse silhouette du second robot, immobile lui aussi.

Bob sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Cela a réussi ! murmura-t-il. Cela a réussi ! D'un revers de main, il essuya la sueur coulant sur son front et rapidement, il inspecta la salle en détail, ce qu'il n'avait pas encore eu le loisir de faire.

À présent qu'il était sorti du feu de l'action, le sol recommençait à lui brider sous les pieds, et il s'attendait à chaque instant à le voir s'ouvrir dans des gerbes de flammes qui anéantiraient tout.

Les murs de la salle étaient tapissés de tableaux constellés d'interrupteurs, de voyants et de cadrans. Ce fut pourtant le plafond qui retint surtout l'attention de Bob. Une trappe ronde s'y découpait, mais on n'y remarquait aucun dispositif d'ouverture.

Ses compagnons, devinant tout danger de la part des robots écarté, faisaient irruption dans la salle. Morane leur montra la trappe, en disant :

— C'est sans doute par-là que nous devons fuir...

— Sans doute, approuva le colonel Jouvert. Le tout est de réussir à l'ouvrir, cette trappe...

— Une de ces manettes peut-être, dit Ballantine.

— Oui, mais laquelle ? demanda à son tour Clairembart.

Bob Morane jeta un rapide regard sur les visages tendus de ses compagnons, sur lesquels la menace de mort énoncée par Ming continuait à planer. Sur ce groupe amalgamé, l'angoisse pesait et, dans les yeux clairs de Cynthia, Bob lut une prière, comme si, réellement, la jeune fille n'attendait son salut que de lui.

Avec un calme, une précision masquant sa propre angoisse, Morane s'approcha du tableau scellé au mur le plus proche de la trappe. Il choisit un interrupteur à levier abaissé et le releva rapidement, sans savoir quelles conséquences pouvaient avoir

ce geste, mais tout lui semblait préférable à la menace pesant sur ses compagnons et lui-même.

Bien ne se passa et, sans attendre, il rabaissa la manette, pour en relever aussitôt une deuxième. La lumière s'éteignit, et il la rétablit par un mouvement inverse de celui qu'il venait d'effectuer.

Ce fut au quatrième levier que la trappe s'escamota avec un claquement sec, tandis qu'une échelle de fer descendait lentement par l'ouverture jusqu'à ce que son pied touchât le sol. En hâte, le professeur Clairembart jeta un regard dans une espèce de puits maintenant ouvert dans le plafond.

— J'aperçois un rond de lumière, qui ne peut être que celle du jour, dit l'archéologue. Je crois que nous sommes sur la bonne voie...

Bob Morane désigna l'échelle à Miss Paget.

— Grimpez, Cynthia, dit-il, et aussi vite que vous pourrez... Nous vous suivons...

Le puits allait-il leur servir de tombeau ? Chaque échelon que les fuyards gravissaient augmentait leur torture, la longueur de l'attente du trépas. Pourtant, ils débouchèrent tous, sains et saufs, sur le flanc de l'île, à l'air libre, assez loin en dessous du plateau où s'ouvrait l'entrée principale du refuge.

Tendant le bras vers l'étroite plage cernée de partout par la forêt immergée, en contrebas, Morane commanda :

— Au canot !... Vite !...

— Il ne nous contiendra pas tous, fit remarquer Ballantine.

— J'ai moi aussi une embarcation cachée dans les roseaux, déclara Sir Archibald Baywatter.

— Moi de même, dit le colonel Jouvert.

Il s'avéra bientôt que les fuyards auraient à leur disposition plusieurs canots, cachés en des endroits différents par les agents secrets, venus séparément.

— Deux embarcations nous suffiront, coupa Bob. Retrouvons-les au plus vite...

Ils se mirent à dévaler le flanc de la butte et atteignirent sans encombre la plage. Ils étaient couverts de transpiration et leur nervosité était à ce point intense qu'ils titubaient, comme ivres. Le canot de Sir Archibald fut retrouvé à proximité de l'endroit

où était caché celui à bord duquel Morane, Cynthia Paget, le professeur Clairembart et Bill Ballantine étaient venus.

— Reste à savoir si les *Amoks* nous laisseront passer, fit Bill, tandis qu'ils poussaient les deux embarcations à l'eau.

— Quand nous sommes venus, ils n'ont pas tenté de nous barrer la route, expliqua le major Paget. Peut-être en sera-t-il de même au retour...

— J'en doute, dit encore Ballantine. En ce qui nous concerne, les *Amoks* ont tenté de nous avoir, car l'Ombre Jaune a sans doute préféré ne pas prendre de risques avec le commandant Morane, le professeur et moi, qui lui avons déjà donné trop de fil à retordre par le passé... J'ai la quasi-certitude que nous reverrons ces maudits mangeurs de haschisch...

Les fuyards s'étaient entassés dans les deux embarcations, qui furent poussées à coups de pagaies sous le couvert des arbres. C'est alors que, dans le silence total de l'après-midi déclinant, s'éleva une musique plaintive. Cette même musique qui, le matin, avait mis les *Amoks* en déroute.



## 15

Protégés par la mélodie lancée par les haut-parleurs invisibles, les fuyards avaient atteint la lisière de la forêt immergée sans que les *Amoks* se fussent manifestés autrement que par de brèves apparitions, toute velléitaires. Jamais ils n'avaient attaqué. Deux ou trois d'entre eux se montraient entre les arbres, ou sur la fourche d'une branche ; ils observaient les embarcations et leurs occupants, un peu comme des chats attachés regarderaient passer, hors de portée, une théorie d'inaccessibles rongeurs.

Rapidement, propulsés par des bras vigoureux, les canots s'étaient éloignés, cherchant leur chemin à travers le labyrinthe des troncs. Au fur et à mesure qu'ils s'écartaient de l'île, Bob et ses compagnons sentaient la confiance leur revenir, car le danger que présentait la destruction du refuge allait sans cesse en s'amenuisant.

La lumière plus franche du plein ciel, annonçant la proximité de l'air libre, accusait de plus en plus les silhouettes des arbres quand, soudain, le monde parut s'anéantir. Une déflagration gigantesque déchira le silence des marécages, et un souffle de titan courba les géants de la forêt, tandis que l'eau se gonflait et retombait, faisant danser les embarcations. Un grondement se répercuta d'écho en écho, tandis que des projectiles indistincts, retombant à la façon de bombes volcaniques, trouaient les voûtes de feuillage...

Un silence total, pesant comme une éternité, succéda, et il fallut quelques secondes pour que les fuyards retrouvassent l'usage de la parole.

— Le refuge ! s'exclama Ballantine. Monsieur Ming a tenu parole...

Il n'y avait pas à douter et, quand les canots eurent quitté le couvert de la forêt, leurs occupants purent juger de l'étendue du désastre. Le sommet de l'île avait été déchiqueté et, là où,

quelques minutes plus tôt à peine, il y avait un plateau, béait à présent. Un large entonnoir, d'où s'échappaient d'épais nuages de fumée noire.

— On dirait le cratère d'un volcan, fit Clairembart. Sir Archibald Baywatter hocha la tête, pour dire :

— Cela peut ressembler à tout ce que vous voudrez, professeur... N'empêche que nous venons de l'échapper belle... Si nous étions demeurés là-bas, pas un seul d'entre nous n'eût survécu...

— Et c'est à Bob que nous devons d'être en vie, constata Cynthia. S'il n'avait pas réussi à triompher des robots, il est probable que, jamais, nous ne serions parvenus à sortir du refuge. Tous les regards s'étaient tournés vers Morane et, d'un canot à l'autre, des mains se tendaient, serraient les siennes. Pourtant, il ne s'en souciait guère. Certes, il était venu à bout des deux terribles gardiens de la salle de commandes, mais ce succès, il le devait à Tania Orloff. Depuis qu'en compagnie du professeur, de Cynthia Paget et de Bill, il avait mis le pied sur l'île, elle n'avait cessé d'étendre sur eux sa protection, usant de tous les subterfuges pour mettre en échec le plan d'extermination de l'Ombre Jaune, son impitoyable parent... Oui, c'était bien à Tania que tous devaient d'être encore en vie...

Un bourdonnement s'imposait lentement dans le silence du Rann. Il monta, s'amplifia, et quelqu'un montra une forme crucifère grossissant dans le ciel qui, lentement, se plombait.

— Un avion ! fit une voix.

L'appareil grossissait toujours, et bientôt Bill Ballantine put préciser :

— C'est un hydravion !... Il doit être à notre recherche...

« Tania a tenu parole jusqu'au bout », songea Morane.

— Le soir tombe, fit remarquer Clairembart, et le pilote risque de ne pas nous, apercevoir. Gagnons au plus vite l'épave de notre propre appareil, où nous trouverons des lance-fusées...

Les payeurs se mirent à souquer ferme, et les deux embarcations, laissant derrière elles le refuge détruit et fumant, fendirent rapidement la surface calme du marécage, en direction de l'épave de l'hydravion abandonné le matin même par Morane, Bill, le professeur et Cynthia.

Tout en maniant avec vigueur sa pagaie, Bob laissait ses regards errer sur les confins du Rann of Koutch, dont les lagunes, déjà rongées par la nuit descendante, prenaient le brillant noir de la marcassite. Et, malgré lui, Morane ne pouvait s'empêcher de songer à une chevelure, à des yeux qui, eux aussi, avaient ce reflet de sombre minéral touché par la lumière.

La chevelure, les yeux de Tania Orloff, leur invisible ange protecteur.

FIN